

Ly Myreur des Histors de Jean d'Outremeuse

ESSAI DE TYPOLOGIE DES STRUCTURES NARRATIVES

(I, p. 1-586, éd. A. Borgnet, 1864)

Jacques Poucet

Membre de l'Académie royale de Belgique

Professeur émérite de l'Université de Louvain

Bruxelles, 30 juin 2018

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 35, janvier-juin 2018]

LY MYREUR DES HISTORS DE JEAN D'OUTREMEUSE**ESSAI DE TYPOLOGIE DES STRUCTURES NARRATIVES (I, p. 1-586 A. BORGNET, 1864)**

par

Jacques Poucet<jacques.poucet@skynet.be>**Sommaire**

Le présent article porte sur le [tome I du premier livre du *Myreur des Histoires*](#), une chronique universelle écrite au XIV^e siècle par Jean d'Outremeuse (éd. A. Borgnet, Bruxelles, 1864). Il en étudie les structures narratives et en identifie trois types principaux : (a) une succession rapide de notices brèves, d'allure historique, contenant des informations très variables, dont certaines font éventuellement l'objet d'un développement ; (b) des traités (ou des fragments de traités) insérés dans l'œuvre sans modifications majeures et avec un ancrage chronologique parfois discutable, et (c) des ensembles narratifs, plus ou moins étendus et plus ou moins compacts. Certains de ces ensembles narratifs, assez nombreux, surprennent parce qu'ils ne semblent avoir de rapport ni avec l'histoire authentique ni avec les récits des auteurs antérieurs, et que – caractéristique plus importante – leur contenu et sa mise en forme évoquent les épopées ou les chansons de geste. On a analysé en profondeur quelques-uns d'entre eux et tenté d'en dresser un début de catalogue, avant de s'interroger sur la manière de les désigner et sur leur possible origine.

Plan

INTRODUCTION : LA NOTION DE CHRONIQUE UNIVERSELLE (6)

PREMIÈRE PARTIE : LES STRUCTURES NARRATIVES (7)

A. Une succession de notices généralement brèves, avec quelques développements (8)

1. Une simple succession de courtes notices (9)
2. Certaines notices peuvent être quelque peu développées (10)
3. Un exemple tiré de l'époque de Néron (11)

B. L'insertion de traités entiers (ou de fragments de traités) sans modifications majeures et avec un ancrage chronologique parfois discutable (12)

1. Les *Mirabilia urbis Romae* et les *Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae* (12)
2. La *Mappemonde* de Brunetto Latini (13)
3. La *Vie d'Adam et Ève* (13)
4. L'Assomption de la Vierge (14)
5. La Vie de saint Eustache Placidus (14)
6. L'*Histoire d'Hadrien et de Secundus* (14)

C. Des ensembles narratifs plus ou moins étendus consacrés à des sujets très variables (15)

1. La *Vie de Virgile* (16)
2. L'*Évangile de Jean d'Outremeuse* (17)
3. L'histoire de la Judée : un ensemble narratif très important particulièrement « éclaté » (19)
4. Des ensembles narratifs moins importants souvent sectionnés en plusieurs blocs (19)

DEUXIÈME PARTIE : DES STRUCTURES NARRATIVES DE TYPE ÉPIQUE ÉVOQUANT LES *CHANSONS DE GESTE* (22)

A. Généralités (22)

B. La *Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin* (24)

1. Le point de départ : un cadre historique authentique (24)
2. Le point d'insertion de la geste dans la notice historique (26)
3. La demande de Clétus aux Romains et l'accueil glacial qu'elle reçoit (27)
4. Franbal, le Latin, entre en scène et veut jouer un simple rôle de médiateur (29)
5. Mais son intervention est mal perçue par les Romains qui l'accusent de trahison (29)
6. Franbal, qui défie les Romains en combat singulier, n'accepte qu'un seul adversaire digne de lui, Alexandre - La date du combat fixée, Franbal retourne chez lui après s'être engagé à revenir au jour dit (30)
7. Le combat et la mort d'Alexandre (30)
8. L'embuscade tendue au roi Franbal et sa mort sur la route du retour - Le désastre des Latins (31)

9. La vengeance des Latins et la première internationalisation du conflit ([32](#))
 10. La grande bataille autour de Rome - Le roi Franbal, tué, est reconduit et enseveli chez lui - Les Romains se replient dans leur cité ([32](#))
 11. Les Gaulois commencent sans succès le siège de Rome. Ils se retirent pour aller dévaster le territoire romain pendant plusieurs années, puis reviennent assiéger la ville ([33](#))
 12. Nouvelle internationalisation du conflit : le monde grec entre en scène ([34](#))
 13. Les Gaulois s'emparent de Rome par la ruse et après une bataille sanglante - Clétus y installe ses fils comme gouverneurs ([34](#))
 14. Mort naturelle de Clétus et reprise de Rome par les Romains ([35](#))
 15. Des monstruosité s historiques flagrantes ([35](#))
 16. Des personnages fictifs ([36](#))
 17. Une forte densité d'éléments épiques ([37](#))
- C. Un premier récit épique mettant en scène César : La *Geste de Théodogus de Barbastre* ([38](#))
1. Théodogus ([38](#))
 2. Barbastre ([39](#))
 3. Yborus le Gaulois et Hanigos le Breton ([40](#))
 4. Le sort malheureux d'Hanigos ([40](#))
 5. La vengeance de César ([41](#))
 6. La portée de l'histoire ([42](#))
 7. Des passages parallèles ([42](#))
- D. Un second récit épique mettant en scène César : son duel avec Sédros, roi de Tongres ([44](#))
1. Les antécédents ([44](#))
 2. Le duel entre Sédros et César ([45](#))
 3. La réconciliation et l'entente ([46](#))
- E. Autres exemples de gestes ou de fragments de gestes ([46](#))
1. Anynal de Carthage ([47](#))
 2. Agilfo et Synastor ([47](#))
 3. Les Romains contre le duc de Gaule Priam et le roi de Reims Tongris ([48](#))
 4. Bataille des Gaulois contre les Romains - Les exploits de Tongris lui ramènent la faveur de Priam ([49](#))
 5. Les Tongriens contre les Flamands ([49](#))
 6. Vespasien et Titus contre les ducs de Gaule, Clobérius et Hector ([49](#))
 7. Domitien contre Abron d'Aquitaine, et les coalisés gaulois, hongrois et danois ([49](#))
 8. Antonin le Pieux contre les Gaulois ([50](#))
 9. Valentin, Thomas, les deux Clodas et les Romains ([51](#))
- F. La *Geste de Liege* comme source possible de cette matière épique ? ([51](#))

CONCLUSION ([53](#))

LY MYREUR DES HISTORS DE JEAN D'OUTREMEUSE

ESSAI DE TYPOLOGIE DES STRUCTURES NARRATIVES (I, p. 1-586 A. BORGNET, 1864)

Les lecteurs qui suivent dans les *Folia Electronica Classica* nos travaux sur *Ly Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse¹ et particulièrement ceux qui connaissent la présentation nouvelle (texte original en moyen français, traduction en français moderne et notes d'introduction) que nous avons donnée en 2017 du tome I de l'édition Borgnet (Bruxelles, 1864, 586 p.)² savent que cette œuvre du XIVe siècle appartient au genre littéraire, très courant au Moyen Âge, de la chronique universelle.

Évidemment, les chroniques universelles ne se ressemblent pas et il est possible d'aborder chacune d'elles sous des angles très différents. Il importe donc de préciser quel sera celui adopté ici pour l'étude du texte du tome I.

Nous aurions pu en présenter un résumé plus ou moins détaillé, ou en proposer une étude littéraire, ou en étudier les sources et la manière dont Jean d'Outremeuse les utilise, ou encore approfondir le rapport entre les notices de la chronique et l'histoire. Ce sont là des aspects qui nous avons abordés ponctuellement au fur et à mesure que nous avançons dans notre présentation-traduction de 2017. Peut-être aurons-nous un jour l'occasion d'y revenir.

Le présent article poursuit un objectif plus simple. Il porte sur les structures narratives caractéristiques du *Myreur* et cherche à mettre en évidence la présence et surtout l'importance d'une structure plutôt surprenante : des passages épiques ou des fragments d'épopées ou, à la limite, des petites épopées, qui pourraient faire songer, *mutatis mutandis*, à des chansons de geste.

Mais d'abord un bref rappel : qu'appelle-t-on chronique universelle ?

[\[Plan\]](#)

¹ Cfr les Tables des Matières des fascicules [FEC 23-2012](#) et [FEC 24-2012](#) / [FEC 25-2013](#) et [FEC 26-2013](#)) / [FEC 28-2014](#) / [FEC 30-2015](#) / [FEC 31-2016](#) et [FEC 32-2016](#) / [FEC 33-2017](#) et [FEC 34-2017](#).

² Site [Ly Myreur des Histors](#).

INTRODUCTION

LA NOTION DE CHRONIQUE UNIVERSELLE

Après la synthèse de K.H. Krüger³, qui a montré qu'il existait une grande variété de chroniques universelles, quelques mots suffiront pour rappeler deux exigences minimales pour qu'on puisse parler, au Moyen Âge, d'une chronique universelle.

En premier lieu, le récit doit commencer par la création du monde et rapporter les événements dans l'ordre chronologique. Il n'est pas rare toutefois qu'il passe assez rapidement sur le passé, surtout lointain, pour s'attarder sur l'époque de l'auteur. Pas rare non plus que, pour les périodes qu'il n'a pas personnellement connues, l'auteur se borne à utiliser, parfois même à recopier, une ou plusieurs chroniques préexistantes, le déséquilibre quantitatif entre les époques anciennes et le présent de l'auteur pouvant être considérable. Les faits se succèdent à l'intérieur d'un cadre chronologique général (par exemple les « âges du monde »), parfois année par année. Dans ce dernier cas, on parle de présentation annalistique.

En second lieu, l'œuvre doit prendre en compte, en même temps et dans leur développement, plusieurs régions, cultures ou civilisations contemporaines. On ne peut qualifier de chronique universelle un ouvrage qui serait centré sur l'histoire d'un seul pays et où les autres peuples n'interviendraient qu'occasionnellement, en fonction des contacts qu'ils auraient avec ce pays.

*

Qu'en est-il du *Myreur des Histors* ? Au début de son œuvre (*Myreur*, [I, p. 4](#)), Jean d'Outremeuse annonce que sa chronique commence à la destruction de Troie. C'est un événement clé dans l'historiographie ancienne et, dans l'historiographie romaine, il constitue même souvent un point de départ absolu. Le chroniqueur liégeois donne ainsi l'impression de vouloir adopter un modèle chronologique gréco-romain classique. Mais ce n'est pas le cas. La destruction de Troie et la diaspora troyenne apparaîtront seulement un peu plus loin (*Myreur*, [I, p. 26ss](#)).

Le récit commence en fait aux événements postérieurs au Déluge, c'est-à-dire, dans la chronologie généralement répandue au Moyen Âge, au « second âge du monde », qui va du Déluge à la Naisance d'Abraham. Le chroniqueur liégeois ne traitera du « premier âge », qui va de la Création au Déluge, que fort tard (*Myreur*, [I, p. 308-325](#)), et sous la forme d'ailleurs d'une longue digression. Tout cela donne l'impression d'un certain désordre, mais qu'on ne s'y trompe pas. Malgré le flou sur l'organisation générale que nous venons de signaler, Jean est la plupart du temps, obsédé par la chrono-

³ K.H. Krüger, *Die Universalchroniken*, Turnhout, 1976, 64 p. + Mise à jour, 1985, 15 p. (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 16).

logie, capable de verser dans des précisions excessives et des discussions techniques difficilement supportables, voire ridicules.

Le terme de l'ouvrage pose un problème. Jean avait exprimé nettement son intention d'écrire quatre livres. « Le troisième livre, le dernier que nous possédions, s'achève sur les événements de l'année 1340. Le quatrième qui aurait dû concerner la période de la vie de notre auteur, n'a jamais été retrouvé. On a supposé qu'il n'avait jamais existé. La vérité est qu'il l'a commencé et qu'il y travaillait encore à sa mort. »⁴

Quant au domaine pris en compte, il est infiniment plus large que le pays de Liège. Dans les 586 pages de la première partie du Livre I (celle qui nous occupe dans cet article, redisons-le encore), Jean s'est intéressé à tous les peuples issus des fils de Noé, qui peuplèrent l'Europe, l'Afrique et l'Asie ; à l'histoire du Proche et du Moyen-Orient oriental : Ninive, Babylone, les Perses, les Mèdes, la Chaldée, l'Égypte, la Syrie, les Phéniciens ; à l'Italie : Latins, Étrusques, Énée et les Romains ; à Troie et aux Troyens ; au monde grec : Athéniens, Corinthiens, Macédoniens, Spartiates, Byzance, etc. ; à Israël et à la Judée, à ses prophètes, ses patriarches, ses rois ; aux Gaulois ; aux Germains ; aux Carthaginois ; à la Petite-Bretagne ; à la Grande-Bretagne ; aux Danois ; aux Frisons ; aux Hongrois. On en restera là. Plus universel que cela en matière de chronique, ce serait difficile à concevoir !

[\[Plan\]](#)

PREMIÈRE PARTIE

LES STRUCTURES NARRATIVES

Comme nous l'avons dit en commençant, notre intérêt ira aux principales structures narratives présentes dans *Ly Myreur*. Nous en identifierons trois : (a) d'abord la plus classique dans une chronique, celle qui consiste en une succession assez rapide de notices brèves, d'allure historique, communiquant des informations très variables, dont certaines peuvent éventuellement être développées ; (b) ensuite des traités (ou fragments de traités) insérés dans *Ly Myreur* sans modifications majeures et avec un ancrage chronologique parfois discutable, et enfin (c) des ensembles narratifs, plus ou moins étendus et plus ou moins compacts, au contenu relativement varié.

Un de ces ensembles retiendra particulièrement notre attention, au point de faire l'objet d'un développement qui occupera en fait la seconde partie de l'article. Il s'agit de passages, qui ne semblent

⁴ A.-P. Courtoy, *La sphère intellectuelle liégeoise au XIVe siècle à travers l'oeuvre de Jean d'Outremeuse*, Liège, 2010, p. 17 [Université de Liège. Mémoire inédit en Histoire]. – Pour plus de détails, on verra St. Bormans, *Chronique et Geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse. Introduction et Table des matières*, Bruxelles, 1887, p. 127-132 (Publications de la Commission Royale d'Histoire de Belgique. Collection des chroniques belges inédites. Corps des chroniques liégeoises).

pas avoir de rapport avec l'histoire authentique et dont – caractéristique importante – le contenu et la mise en forme évoquent les épopées ou les chansons de geste. On n'en trouve toutefois pas la trace dans les textes antérieurs⁵.

A. Une succession de notices généralement brèves, avec quelques développements

On peut concevoir une chronique universelle alignant une suite de notices, dont la longueur, variable, reste relativement courte, mises toutes sur le même pied et rapportant, période par période, voire année par année, des faits qui se sont produits dans les différentes régions prises en compte. Eusèbe de Césarée, pour prendre l'exemple de celui qui passe pour le père du genre chrétien de la *Chronique universelle*, s'était intéressé aux Babyloniens, aux Assyriens, aux Mèdes, aux Lydiens, aux Perses ; à l'histoire de l'Ancien Testament ; à celle de l'Égypte ; à l'histoire grecque ; puis à l'histoire romaine. Pour chaque peuple, il s'était attaché à établir la succession chronologique des grands événements de son histoire jusqu'à l'an 325 (date du 1^{er} concile de Nicée).

Son *Canôn Chronikos*, c'est-à-dire la *Règle du calcul des temps*, était un ensemble de tables chronologiques qui présentait en colonnes parallèles et sous la forme de courtes notices historiques, les faits essentiels de chacune des histoires retenues. Pareil système permettait de mettre en évidence le synchronisme qui était l'objet ultime de l'ouvrage. Ce « *Κατάων* d'Eusèbe constitue le plus grand travail chronologique de toute l'Antiquité, et c'est l'un des fondements sur lesquels repose encore notre connaissance des dates pour une notable partie de l'histoire antique »⁶. Écrite en grec, la *Chronique* d'Eusèbe sera traduite en latin et continuée par saint Jérôme, qui la conduira jusqu'en 378⁷.

Dans l'ensemble, l'aspect extérieur du *Myreur* ne rassemblera pas du tout à la structure de cette *Chronique* d'Eusèbe-Jérôme, même si, indirectement en tout cas, *Ly Myreur* a été influencé par elle, comme le furent pratiquement toutes les autres chroniques médiévales. [\[Plan\]](#)

⁵ Nous avons notamment consulté E. Langlois, *Tables des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Genève, 1974, 674 p., et A. Moisan, *Répertoire des noms propres de personnes et de lieux cités dans les chansons de geste françaises et les oeuvres étrangères dérivées*, 5 vol., Genève, 1986 (Publications romanes et françaises, 173).

⁶ [Wikipédia](#)

⁷ R. Helm [Éd.], *Eusebius Werke. Siebenter Band. Die Chronik des Hieronymus. Hieronymi Chronicon*, 2e éd., Berlin, 1956, 455 p. (Corpus de Berlin, 47) – *Saint Jérôme. Chronique. Continuation de la Chronique d'Eusèbe. Années 326-378*. Texte latin de l'édition de R. Helm, traduction française inédite, notes et commentaires par B. Jeanjean et B. Lançon, Rennes, 2004, 207 p. (Histoire).

1. Une simple succession de courtes notices

Quoi qu'il en soit, on rencontre dans *Ly Myreur des Histors* une structure narrative très simple, la plus simple que l'on puisse trouver dans une chronique, à savoir des notices qui se succèdent et qui rapportent chacune, sous une forme plus ou moins brève, des informations diverses. Leur contenu est très variable, tout comme la localisation géographique des faits rapportés. L'unique élément qui justifie leur place les uns à la suite des autres, c'est la proximité temporelle : ces notices sont présentées ensemble parce que les faits rapportés se sont déroulés à la même époque, voire dans la même année. D'où le morcellement de l'information.

Voici un exemple (*Myreur*, I, p. 48-49) que nous livrons comme tel au lecteur, tout commentaire du contenu étant sans intérêt pour la démonstration⁸ :

[p. 48] [*Exemplum : Jonas jeté à la mer*] En l'an 247 de David [828 a.C.n.], le prophète Jonas fut jeté à la mer. Il resta trois jours et trois nuits dans le ventre d'un cétacé, un poisson appelé aussi baleine ; trois jours plus tard cette baleine le régurgita et le rejeta tout vivant sur la terre ferme. Ainsi rescapé, il s'en alla louant Dieu et arriva dans la cité de Nive, où Dieu l'avait envoyé. Là il annonça la parole de Dieu, pour convertir le peuple qui croyait aux fausses idoles.

[*Les cités de Sardes et de Tarse*] En l'an 249 de David [826 a.C.n.], le roi Pallus de Syrie fonda deux cités, qu'il appela l'une Sardes et l'autre Tarse. Ces cités furent à l'origine d'un grand malheur et d'une guerre entre le roi de Syrie Pallus, cité plus haut, et Ancisés le roi des Mèdes. Ancisés disait que Tarse était sur son territoire et la revendiquait ; mais le roi Pallus se défendit à l'épée. La guerre dura quatre ans.

[*Le roi Ancisés est vainqueur du roi Pallus*] À la fin du mois d'avril, une grande bataille opposa les deux rois en question, près de la cité de Tarse. Ancisés le roi des Mèdes avait plus de forces et remporta la victoire ; le roi Pallus fut [p. 49] vaincu. Ainsi le roi des Mèdes occupa la ville, l'ayant gagnée à l'épée. Le roi Pallus s'enfuit dans la cité de Sardes, où il fit faire un grand feu, dans lequel il s'immola par désespoir. C'est ainsi qu'il mourut. Après la mort de Pallus de Syrie, son fils Odesa régna quarante ans : il recommença la guerre contre le roi des Mèdes.

[*Le duc de Gaule*] En l'an 254 de David [821 a.C.n.], Yolens, le duc de Gaule mourut. Priam, son fils, lui succéda et régna seize ans.

[*Ozias, le bon roi de Judée*] En l'an 256 de David [819 a.C.n.], en mars, mourut Amasias, le roi de Judée. Son fils Ozias régna après lui cinquante-deux ans. Homme puissant, il posséda de grandes ressources, car durant toute sa vie il avait veillé à faire labourer ses terres.

En l'an 257 de David [818 a.C.n.], les Phéniciens conquièrent la maîtrise de la mer.

[*Le roi des Latins*] À cette époque, le roi des Latins Procas faisait force conquêtes sur ses voisins, car il était combatif et redouté au point que les autres nations lui obéissaient, hormis le roi de Gaule.

[*La puissance des Sicambres*] Celui-ci ne lui obéissait en rien ; lui et ses gens se défendaient si bien que le roi Procas les redoutait. Les Gaulois et les Sicambres étaient si puissants et si vaillants que tout le monde les craignait. Ils conservèrent d'ailleurs cette grande vaillance jusqu'au temps de Constant César, le fils de Constantin le Grand, qui donna Rome au pape et à la Sainte-Église.

[*Le roi Grégus fait détruire toutes les vignes de son pays*] En l'an 263 de David [812 a.C.n.], régnait en Grèce un roi nommé Grégus, un législateur très compétent, qui imposa beaucoup de lois aux Grecs. Un jour ce Grégus but du vin en telle quantité qu'il se trouva complètement ivre. Et en voulant rentrer dans son palais, il tomba si lourdement qu'il se blessa gravement et se mit au lit ; une fois réveillé et dessaoulé, il ordonna à chacun d'arracher toutes les vignes partout en Grèce.

Cette accumulation de courtes notices fait voyager le lecteur d'une région à une autre en lui présentant des événements qui s'y sont déroulés dans un espace de temps déterminé. La présente sé-

⁸ La chronologie adoptée par Jean ne correspondant pas avec précision à la nôtre, nous prendrons soin de les distinguer : une date issue du *Myreur* sera marquée, selon les cas, par la formule « a.C.n. » ou « de l'Incarn. » ; sinon, ce sera « avant notre ère » ou « de notre ère ». – Les textes en italiques et entre crochets rendent les gloses marginales de l'édition, censées donner le résumé des différents passages.

lection couvre les années 828 à 812 a.C.n. (dans le comput de Jean donc) et vise successivement le monde biblique, le monde oriental avec la Syrie et la Médie, la Gaule, puis à nouveau le monde biblique avec la Judée, puis l'Orient avec la Phénicie, puis encore la Gaule, puis finalement la Grèce.

2. Certaines notices peuvent être quelque peu développées

Il pourrait être difficile de maintenir longtemps l'intérêt avec pareil enfillement de courtes notices très denses. On conçoit que de temps à autre l'auteur se soit arrêté sur l'une d'entre elles pour la développer, d'une manière ou d'une autre : par un microrécit par exemple, comme dans le texte que nous allons maintenant présenter (*Myreur*, [I, p. 36-38](#)).

Les événements rapportés vont de 1046 à 1039 a.C.n. Ils concernent pour l'essentiel le roi David, mais on y trouve aussi – c'est la caractéristique même de la chronique – des faits qui prennent place ailleurs (en Gaule, à Corinthe, chez les Latins, à Carthage). On constatera que, parmi les faits historiques brièvement racontés, Jean introduit une anecdote qu'il développe. Elle met en scène Salomon inventeur du verre, qui s'est installé à Corinthe après une dispute avec son père et qui imagine un marchandage malicieux au détriment de ce dernier. Voici le bloc de texte en question :

[p. 36] [*Discorde entre David et Salomon*] En l'an 29 de David [1046 a.C.n.], une grande dispute naquit entre le roi David et Salomon, son fils. Suite à cette dispute, David bannit son fils de son pays. Salomon partit s'installer au royaume de Corinthe, où il fut bien accueilli et demeura trois ans. Son père en fut très peiné.

[*Didaine - Carthago*] En l'an 30 de David [1045 a.C.n.], le prince Carthago était roi d'Afrique. Il habitait et résidait dans la ville de Didaine, fondée en son temps par Didon, la femme d'Énée, comme cela a été dit. Le roi Carthago décida d'entourer la ville de murailles ; il l'agrandit et l'appela Carthage, devenue maintenant le principal évêché d'Afrique.

[*Le verre est inventé par Salomon*] En l'an 31 de David [1044 a.C.n.], Salomon envisagea de berner son père. Il y mit tant d'ingéniosité qu'il découvrit la manière de fabriquer du verre. Il fut en effet le premier à y parvenir. Il se mit à produire en quantité des vases à boire en verre, de quoi remplir quatre charrettes. Il les envoya à Jérusalem, sans attirer l'attention, par l'intermédiaire de deux valets, à qui il expliqua ce qu'il attendait d'eux. Il les informa pour qu'ils sachent parfaitement ce que leur maître souhaitait [p. 37] faire.

Ils arrivèrent à Jérusalem, déposèrent les verres à boire dans leur hôtel et se rendirent le lendemain devant le Temple de David. Ils installèrent là une table couverte d'une nappe, et y posèrent trois des vases en verre, en expliquant qu'ils n'en avaient pas plus. Les Juifs regardaient avec admiration ces vases, si beaux, si clairs, si merveilleux à voir. David, des fenêtres de sa tour, vit la scène. Il appela un de ses domestiques, nommé Jossé, et le chargea d'aller voir ce que les gens regardaient dans la rue. Jossé y alla et revint dire à David que c'étaient trois objets précieux, les plus beaux qu'il ait jamais vus, et qui étaient à vendre. En apprenant cela, le roi David lui dit d'aller les acheter, quel que soit leur prix. Le valet alla parler aux marchands et leur demanda ce que coûtaient les trois vases. Ils lui répondirent trois besants d'or. Jossé dit : « Chacun vaut donc cent besants. »

[*Les deux vases à boire sont brisés*] Alors, il prit un des vases, l'examina avec soin, le trouva beau et clair, et dit : « Donnez-moi celui-ci pour un besant ; c'est pour le roi David. » L'un des garçons, nommé Jonas, prit le vase que Jossé tenait en main et dit : « Par ce vase, je ne braderais jamais nos produits à moitié prix. » Ensuite il jeta si rudement le vase contre des pierres, qu'il le brisa en mille morceaux. Quand Jossé vit cela, il fut tout ébahi et dit : « Ne vous fâchez pas, mes amis ; quel prix pour l'autre ? » – « Vous aurez les deux autres pour trois cents besants. » – « Vraiment ? », dit Jossé, « tantôt vous estimiez un seul vase cent besants, et maintenant cent cinquante. Je vous prie de m'en donner un pour cent besants. » Il posa la main sur un vase ; mais l'autre garçon, Joseph, le lui ôta des mains et le jeta à terre. Comme le précédent, il fut brisé.

[*Jossé achète un vase de verre pour trois cents besants d'or*] Alors Jossé dit : « Pour quel prix aurai-je ce dernier vase ? » – « Pour trois cents besants. » Alors Jossé lui donna trois cents besants et emporta le vase. Il expliqua au roi

David comment les deux autres vases avaient été brisés, et tout ce que je vous ai raconté. Le roi David dit alors qu'il ne s'étonnait point de les voir si entêtés, car ils savaient s'y prendre avec trop de subtilité.

Le lendemain matin, les marchands en question amenèrent leurs quatre charretées de vases, qu'ils vendirent à tout le monde, douze pièces pour un besant d'or. Puis ils reprirent leur route. Le roi David perdit ainsi trois cents besants d'or, car le lendemain, son peuple lui présenta plus de quatre douzaines de vases [p. 38]. Il se dit qu'il s'agissait là des jeux et des expériences de son fils Salomon.

[*Le roi de Carthage*] Ensuite, en l'an 34 de David [1041 a.C.n.], mourut Carthage, le roi d'Afrique. Son fils Ysbron régna quarante ans après lui. Ce fut un homme sage.

[*Le roi Hiram, ami du roi David*] En l'an 36 de David [1039 a.C.n.], Hiram fut élu roi de Tyr. Il fut un grand ami de David et de son fils Salomon. Il envoya à Salomon les cèdres et les bois qui servirent à construire le Temple de Salomon.

Le traitement de l'anecdote diffère de celui des brèves notices sur Carthage au début et à la fin du passage retenu. [\[Plan\]](#)

3. Un exemple tiré de l'époque de Néron

Les cas qui précèdent étaient tirés du début du *Myreur*. On n'en conclura pas que le système a été abandonné dans la suite. Voici, par exemple, un très bref résumé des notices datées des premières années du règne de Néron (de 56 à 65 de l'Incarnation). Elles figurent aux [p. 457-465](#) du *Myreur*. C'est toujours le même système : une succession de brèves notices avec des variantes dans la localisation des événements et à l'occasion quelques développements. Notre présentation donnera, croyons-nous, une idée assez précise du contenu de ces quelque huit pages :

- * Néron succède à son beau-père Claude après l'avoir empoisonné
- * Néron tue son beau-frère Granus, fondateur d'Aix, et sa sœur Colomnie
- * Saint Paul, sorti de prison, et saint Luc, l'Évangéliste, sont à Rome
- * Néron tue son épouse Octavie, couche avec sa mère Agrippine
- * Saint Clément est à Metz
- * Néron fait périr sans raison dix-sept sénateurs romains
- * Conflits entre Flamands et Tongriens
- * Conflits entre Hongrois et Danois
- * Rôle conciliateur d'Édéa, fille du roi de Hongrie
- * Tongres et la Flandre font la paix grâce au duc de Gaule
- * Mort de saint Jacques le Mineur
- * La foudre tombe près de Néron, installé à table dans son palais : personne n'est blessé
- * Mort de saint Marc l'évangéliste, remplacé comme évêque d'Alexandrie par Anyanus
- * Mort du poète Perse
- * Problèmes entre Gaulois et Romains pour le paiement du tribut
- * Remarque sur la puissance des Gaulois
- * En Germanie, Euchaïre, Valère et Maxime prêchent, font des miracles, convertissent Trèves et beaucoup de villes voisines. Ils ressuscitent un mort, ce qui amène 7.846 baptêmes
- * La Gaule soumet la Bourgogne
- * En Grande-Bretagne, saint Luc prêche et convertit beaucoup de monde. Cela déplaît au roi Morodab, qui le fait jeter en prison. Mais en rendant miraculeusement vie à la reine, saint Luc baptise le roi et son épouse, et tout le royaume se convertit. L'Angleterre est le premier pays à croire en Dieu et la reine la première chrétienne à recevoir au baptême le nom de Marie
- * Précisions sur l'origine de la Grande et de la Petite Bretagne
- * Mort de Clovis, dixième comte de Flandre, remplacé par Julien, son fils aîné
- * Ce Julien rompt la paix avec Tongres.

* Les Flandriens combattent contre les Tongriens du roi Colongus et de son fils Trémus. Assez nombreux détails sur un combat épique et meurtrier près de Tongres, remporté finalement par Trémus, qui devient le dixième roi de Tongres

* Incendie de Rome par Néron

*

La structure présentée jusqu'ici consiste donc en une succession de notices proposant des sujets divers qui se déroulent dans des endroits différents. Elles sont brèves, parfois légèrement développées et rapportent des faits contemporains. C'est la formule de base d'une chronique, la plus typique. Mais comme le *Myreur*, on le verra de mieux en mieux au fur et à mesure de la démonstration, n'est pas une chronique universelle typique, il a recours à d'autres formules. Celle qui va suivre est plus caractéristique. [\[Plan\]](#)

B. L'insertion de traités entiers (ou de fragments de traités) sans modifications majeures et avec un ancrage chronologique parfois discutable

On trouve aussi dans le *Myreur* de longs textes (des traités entiers ou des fragments importants de traités) que Jean a intégrés dans son œuvre, tels quels, pratiquement sans les modifier, sinon en les traduisant, généralement du latin en moyen français⁹. Ces insertions sont repérables sans grande difficulté car elles se détachent généralement bien du contexte. Quant à leur ancrage chronologique, il n'est pas toujours réussi. En voici les principaux exemples.

1. Les *Mirabilia urbis Romae* et les *Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae* (I, 58-73 et I, 73-85)

Immédiatement après avoir mentionné la fondation de Rome et en guise de « description de la ville nouvelle », Jean insère dans son ouvrage des sections très importantes de deux traités latins anonymes qu'il traduit en français, les *Mirabilia urbis Romae* et les *Indulgentiae ecclesiarum urbis Romae*.

Le premier d'entre eux, daté du XIIe siècle, présentait aux visiteurs de Rome les « curiosités » de la ville (*mirabilia* peut se traduire littéralement « les choses à voir, dignes d'être vues »). Le second appartient à un genre un peu plus récent. Il énumère les indulgences qu'offraient aux visiteurs les principales églises de Rome. Les *Mirabilia* s'adressaient à tous les publics intéressés par les « curiosités » de la ville de Rome, qu'elles soient antiques ou chrétiennes. Le public-cible des *Indulgentiae* était davantage celui des pèlerins venus de tous les coins de la chrétienté en quête d'indulgences. Les *Mirabilia* et les *Indulgentiae* peuvent se comparer *mutatis mutandis* à des guides de voyages.

⁹ Dans un cas seulement (celui de la *Mappemonde*, voir plus loin), du dialecte picard en dialecte liégeois.

Cette insertion forme un ensemble compact qui bloque le déroulement chronologique. En effet, la Rome décrite dans les *Mirabilia* n'est pas celle de Romulus, mais pour l'essentiel celle que tous ses successeurs (rois, consuls et empereurs) ont laissée aux gens du Moyen Âge. Le décalage est plus net encore avec les *Indulgentiae*, où les églises qui offrent aux pèlerins des milliers et des milliers d'années d'indulgences sont dues à des papes.

Jean, comme le montre en particulier un texte de la p. 69¹⁰ de la traduction des *Mirabilia*, a très clairement conscience du fait qu'il quitte l'époque de Romulus, puisqu'il évoque précisément tous les gouvernants, empereurs et papes qui ont contribué, chacun à leur manière, à l'achèvement de Rome (cfr aussi p. 85¹¹, en conclusion des *Indulgentiae*). En clair, cette double digression constitue une rupture du procédé annalistique, une énorme anticipation en d'autres termes, puisque c'est la Rome médiévale que Jean présente à ses lecteurs alors qu'il est censé en raconter la fondation. [\[Plan\]](#)

2. La *Mappemonde* de Brunetto Latini ([I, 285-306](#))

On rencontre un autre cas d'insertion, moins long et également sans ancrage chronologique valable, à l'endroit où Jean introduit et adapte en « français liégeois », sur quelque vingt pages, un chapitre entier (la *Mappemonde*) d'un ouvrage intitulé *Li livres dou tresor*, une encyclopédie dédiée à Charles d'Anjou et écrite en picard par Brunetto Latini (XIII^e siècle). Ce petit traité de géographie n'a guère de rapport avec le contexte narratif et chronologique du *Myreur*. [\[Plan\]](#)

3. La *Vie d'Adam et Ève* ([I, 308-328](#))

Comme autre exemple, on citera l'insertion, sur quelque vingt pages, de traités latins traduits en français sur la *Vie d'Adam et Ève*. Le contexte ici est plus particulier. En effet, si les *Mirabilia* et les *Indulgentiae* conservaient malgré tout un certain lien avec la fondation de Rome par Romulus, ce n'est plus le cas de ces traités sur la *Vie d'Adam et Ève*, qui sont en total porte-à-faux avec la ligne du temps qu'une chronique universelle est censée adopter. Racontant la Création et donc le « premier âge du monde », ces traités auraient dû se trouver au début du *Myreur*, un *Myreur* que, curieuse-

¹⁰ « Ces constructions, et d'autres, tels les temples ou palais des empereurs, des consuls, des sénateurs, des citoyens de Rome, toutes d'une merveilleuse beauté, faites d'or, d'argent, d'ivoire, d'albâtre, de pierres précieuses et de marbres de diverses couleurs, furent successivement réalisées, au fil du temps, par les empereurs et leurs différents successeurs. Bien que nous ayons présenté le tout ensemble, ce qui a été dit plus haut et ce qui va suivre n'a évidemment pas été fait en une seule fois. Nous avons procédé ainsi et continuerons à le faire dans notre description des églises et des autres bâtiments de Rome, pour rassembler en un seul endroit toute la matière et en faciliter ainsi la mémorisation. »

¹¹ « Comme nous l'avons dit plus haut, ainsi fut commencée et fondée la cité de Rome ainsi que les palais, les temples, les tours et les portes, par les empereurs qui se succédèrent. Dans la suite, les églises furent fondées par les papes et les empereurs, et des reliques et des indulgences leur furent attachées, comme nous vous l'avons expliqué. Il convient maintenant que nous abandonnions tout cela et que nous revenions à notre matière, là où nous l'avons laissée. »

ment, Jean avait fait commencer au Déluge, « le deuxième âge du monde » dans le système médiéval. Comme on le voit, son souci de cohérence chronologique laisse parfois à désirer. [\[Plan\]](#)

4. L'Assomption de la Vierge ([I, 445-450](#))

Le récit de l'Assomption de Marie, placé un peu en dehors de la *Vie de Jésus*, dont nous parlerons dans un instant, est un exemple d'insertion parfaitement réussi car le récit est à sa place dans la ligne du temps. Il en est de même de l'exemple suivant. [\[Plan\]](#)

5. La Vie de saint Eustache Placidus ([I, 514-523](#))

C'est l'histoire de saint Eustache Placidus racontée sur quelque neuf pages et placée par Jean sous Trajan dans les années 115-118 de l'Incarnation. En voici un résumé :

Au cours d'une chasse, le païen Placidus, maître de cavalerie de Trajan, aperçoit entre les cornes d'un cerf le Christ en croix, qui le convainc de se faire baptiser. Ce qu'il fait à Rome avec sa femme et leurs deux fils, prenant au baptême le nom d'Eustache. Le Christ l'informe alors qu'il aura, tel Job, beaucoup d'épreuves à surmonter. Elles seront effectivement nombreuses.

Il y a d'abord la mort des membres de sa maison, valets et servantes, ainsi que celle de tous ses animaux, grands ou petits. Eustache décide alors de gagner l'Égypte avec sa famille. Arrivé dans ce pays et incapable de payer le passage, il doit abandonner sa femme au batelier. Puis, sans qu'il puisse rien faire pour empêcher le drame, ses deux enfants sont enlevés par des bêtes sauvages. Ceux-ci sont toutefois sauvés et recueillis, mais Eustache l'ignore. Pour vivre, il sert comme berger et comme gardien de troupeaux pendant quinze ans, toujours sans savoir que ses deux enfants vivent non loin de là et sans savoir non plus que son épouse, à la mort du batelier qui ne l'avait jamais connue charnellement, travaille comme servante dans une auberge.

Il est seul et désespéré lorsque deux chevaliers, envoyés par Trajan à sa recherche, le retrouvent et le ramènent à Rome, où Trajan lui rend sa position de maître de cavalerie et l'envoie en Judée combattre les Juifs. Eustache rassemble des volontaires, dont ses deux fils, mais sans connaître leur lien de parenté avec lui. L'expédition militaire terminée, les troupes se mettent en route pour regagner Rome. Eustache et ses fils se rencontrent par hasard dans l'auberge, où vivait la femme d'Eustache et la mère de ses enfants. Celle-ci surprend une conversation entre les deux jeunes gens qui se sont reconnus. Elle demande au maître de chevalerie qu'elle n'a pas encore identifié comme son ancien mari de la ramener à Rome. Finalement les deux époux et les deux enfants se reconnaissent. Après les retrouvailles, Eustache récompense ceux qui ont aidé ses proches et repart à Rome avec sa famille, où il apprend la mort de Trajan et la montée d'Hadrien sur le trône.

La vie d'Eustache est très célèbre au Moyen Âge et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine lui consacre l'intégralité de son chapitre 157 (p. 881-888, de l'éd. A. Boureau, dans *La Pléiade*), un texte que Jean d'Outremeuse suit de très près et qu'il traduit en général fidèlement, non sans intervenir sur différents points, comme à son habitude. Le plus curieux est l'impasse que fait le chroniqueur liégeois sur la fin du récit de Voragine : il ne dit rien sur le supplice subi sous Hadrien par Eustache, sa femme et ses enfants, supplice qui leur assure à tous la palme du martyre. Mais ce bloc est chronologiquement à sa place. Il en sera de même, globalement parlant, du suivant. [\[Plan\]](#)

6. L'Histoire d'Hadrien et de Secundus ([I, 537-542](#))

Il est consacré à l'*Histoire d'Hadrien et de Secundus*. Secundus (ou Secundos) le Silencieux (ou le Taciturne) serait un philosophe athénien, peut-être du IIe siècle de notre ère, célèbre pour avoir fait

vœu de silence, ce qui lui aurait valu ce surnom. Son histoire a donné naissance au début de l'Empire à une courte œuvre écrite en grec : la *Vie du philosophe Secundus*. Elle a rencontré au Moyen Âge un grand succès et a été traduite en plusieurs langues. La version latine du XIIe siècle a été conservée dans une bonne centaine de manuscrits. Elle comporte deux parties.

La première contient la biographie du personnage ; on y explique notamment la raison de son vœu. Elle peut être résumée comme suit :

« Secundus, influencé par les leçons reçues alors qu'il était enfant, veut tester sur sa mère l'enseignement selon lequel toutes les femmes sont vénales. Sous un déguisement, il offre à sa mère cinquante pièces d'or si elle accepte de coucher avec lui. Elle accepte, mais Secundus se contente de dormir chastement à ses côtés. Le lendemain, il lui révèle son identité. De honte, sa mère se pend et Secundus, se sentant responsable de cette mort, fait vœu de silence perpétuel. La notice biographique est suivie du récit de la rencontre entre Secundus et Hadrien, et les vaines menaces de ce dernier pour amener son interlocuteur à rompre son vœu. Quand l'empereur, perdant patience, ordonne à un tribun militaire de faire parler Secundus, le soldat répond qu'il est plus facile de faire parler un lion ou une panthère qu'un philosophe. Impressionné, Hadrien laisse la vie sauve à Secundus. » ([Wikipédia](#))

La seconde partie est une collection de questions-réponses entre l'empereur Hadrien et le philosophe, qui a finalement accepté de répondre, mais par écrit, aux questions de l'empereur. Ces dernières abordent différents sujets, en l'occurrence et dans l'ordre : l'univers, l'océan, la divinité, le jour, le soleil, la lune, la terre, l'homme, la beauté, la femme, l'amitié, l'agriculteur, le gladiateur, le bateau, le marin, la force, la pauvreté, la vieillesse, le sommeil, la mort.

Jean livre une traduction française fort claire de la première partie de la *Vie*, mais celle de la seconde partie, celle des questions-réponses, est beaucoup plus obscure. Pour comprendre ce que le chroniqueur a voulu dire, il faut parfois se reporter à la version latine, voire à l'original grec.

On notera toutefois que le bloc, inséré dans la section du *Myreur* où il est question d'Hadrien, est chronologiquement à sa place. [\[Plan\]](#)

C. Des ensembles narratifs plus ou moins étendus consacrés à des sujets très variables

La structure qui va nous intéresser maintenant est également celle qui présente la plus grande variété d'aspects. Il s'agit d'ensembles narratifs relativement longs, parfois même très longs, consacrés à un sujet prioritaire et centralisateur (on reviendra dans un instant sur le sens de ces adjectifs). Leur contenu peut varier beaucoup : un personnage, un événement (un conflit par exemple) ou un pays dont le chroniqueur veut raconter l'histoire d'une manière détaillée.

Parler de sujet prioritaire et centralisateur n'est pas inutile, vu que le *Myreur* est une chronique de type annalistique. Comme l'histoire racontée peut parfois couvrir un long espace de temps, la focalisation sur le sujet retenu n'empêche pas l'intrusion dans le récit d'éléments sans rapport direct avec lui mais qui se sont déroulés à la même époque dans d'autres régions. Ces données extérieures,

surtout quand elles sont mineures et courtes, peuvent ne pas perturber en profondeur la lisibilité et la fluidité du récit principal, mais ce n'est pas toujours le cas. [\[Plan\]](#)

1. La *Vie de Virgile* ([I, 226-280 passim](#))

Le premier ensemble est la longue biographie de Virgile. Pour ne prendre en compte que la partie traitant de l'arrivée du héros à Rome en 45 a.C.n. jusqu'à sa mort à Naples en 18 a.C.n., elle couvre quelque cinquante pages. Si le récit est pour l'essentiel consacré à Virgile, il est parfois interrompu par des événements liés à Trèves, à Tongres, à la Gaule, à la Flandre, à Rome, à la Judée. Présentation annalistique oblige, on vient de le dire.

Avec la *Vie de Jésus* dont on va parler ensuite, celle de Virgile est une de ces sections particulièrement intéressantes qui peuvent encore justifier aujourd'hui la lecture du *Myreur*.

Son intérêt ne réside pas dans sa valeur historique. En effet, mises à part les dates plus ou moins exactes de sa naissance et de sa mort, le portrait de Virgile tracé par Jean n'a pratiquement rien à voir avec l'histoire et avec le personnage connu par les sources anciennes. La biographie que nous donne à lire le *Myreur* n'appartient pas à l'Histoire, mais à l'Imaginaire.

Le Virgile de Jean a tout pour réussir : une naissance noble, un milieu cultivé, une formation soignée et solide, une intégration réussie dans les plus hautes sphères de la société, une beauté qui ne passe pas inaperçue, une intelligence qui force l'admiration, une science hors du commun dans tous les domaines (y compris la magie, matière délicate s'il en est dans le Moyen Âge chrétien) et, pour l'étude, une passion extrême, qui le dévore au point de l'emporter sur toute autre préoccupation, l'amour compris.

Ce personnage si brillamment doté va jouer dans *Ly Myreur* trois rôles relativement différents : celui de l'amoureux, celui de l'enchanteur-magicien et celui du prophète chrétien. Un mélange curieux, il faut bien l'avouer. D'autant plus que rien, absolument rien, n'évoque ce qu'il fut réellement, dans l'Histoire : un très grand poète.

Si Jean peut être à juste titre considéré comme un chroniqueur crédule et peu fiable, il apparaît aussi comme un conteur imaginatif, parfois savoureux. Sa biographie totalement légendaire de Virgile reste, dans la littérature médiévale, la seule et unique tentative – réussie – de présenter le personnage de la naissance à la mort en l'intégrant dans les événements romains d'une chronique d'histoire universelle. Sur ce plan aussi, son originalité est indiscutable.

Son Virgile est un héros de roman, sorti de l'imagination d'un auteur qui entend bien distraire et amuser ses lecteurs. Nous ne savons toutefois pas si Jean a emprunté ailleurs, déjà bien organisée,

cette biographie savoureuse de Virgile ou s'il l'a lui-même composée. Nous pencherions personnellement pour la seconde proposition¹². [\[Plan\]](#)

2. L'Évangile de Jean d'Outremerse (I, 307-427 passim)

La *Vie de Jésus*, que nous aurions tendance à appeler « l'Évangile de Jean d'Outremerse » est un ensemble narratif beaucoup plus étendu encore que la *Vie de Virgile*. Couvrant en effet quelque 125 pages, il va de la présentation de la famille élargie de la Vierge Marie et de la conception de la Vierge par Anne, sa mère, et Joachim, son père (p. [307-308](#)) à l'Ascension et aux événements immédiatement postérieurs (p. [425ss](#)), en passant par l'Annonciation, la Visitation, les événements liés à la Nativité, en ce compris la Visite des Mages et le Massacre des Innocents, le long séjour en Égypte notamment chez le brigand Dismas et au Castel d'Orient, le retour en Galilée, le Baptême au Jourdain par Jean-Baptiste, la vie publique (avec la résurrection de Lazare, l'entrée à Jérusalem, l'épisode de Marie-Madeleine et la Dernière Cène), la Passion, la mort et la mise au tombeau, la Descente aux Enfers et la Résurrection. Un peu en dehors de cette vie de Jésus, on rencontre également un ensemble massif de quelque 5 pages (p. [445b-450a](#)) consacré à l'Assomption de la Vierge. On l'a évoqué plus haut.

Ici aussi la forme littéraire de la chronique universelle fait que le récit principal est interrompu à plusieurs reprises par des notices présentant des événements contemporains de la biographie de Jésus et qui constituent autant de digressions par rapport au sujet prioritaire. Certaines sont brèves et anecdotiques, comme des successions (par exemple en Bourgogne, en Gaule), ou des guerres (par exemple entre Hongrois et Danois, ou entre Français et Flandriens), ou des événements divers (par exemple la mort d'Ovide à Rome, ou la fondation d'Anvers et de Bruxelles, ou la découverte d'une route entre Jupille et Tongres), sans aucun rapport avec la vie de Jésus. Mais la majorité des développements secondaires ne nous éloignent pas fondamentalement de la vie de Jésus, car ils portent sur l'histoire d'Hérode ou sur l'histoire parallèle de Pilate et de Judas, et restent donc, dans un certain sens, relativement intégrés au récit principal.

À la différence de ce qui se passait pour la *Vie de Virgile*, les sources de Jean sont identifiables. Il y a les *Évangiles* bien sûr, mais aussi Flavius Josèphe, de nombreux textes apocryphes (importants copier-coller par exemple avec l'*Évangile de Nicomède*), ainsi que des œuvres moins connues comme le *Romanz de Samuel*, ou la *Vie de Pilate et de Judas*. Cette allusion aux sources nous offre l'occasion de noter que Jean conserve généralement, vis-à-vis de ses sources, une très grande liberté. Il omet des

¹² Plusieurs articles des *FEC* ont été consacrés à Virgile. Cfr les Tables des Matières des fascicules [FEC 23-2012](#) et [FEC 24-2012](#), particulièrement l'article de conclusion [sur la spécificité du Virgile de Jean d'Outremerse](#).

passages entiers, en ajoute d'autres, modifie ceux qu'il conserve, en les développant parfois profondément. Il en sort souvent quelque chose d'original, de surprenant parfois¹³.

Ce vaste ensemble narratif mérite encore aujourd'hui d'intéresser un public cultivé. Les lecteurs, qui ne connaîtraient que les *Évangiles* canoniques, y trouveront un récit riche et savoureux, captivant même à l'occasion, et qui se lit un peu « comme un roman ». On songe notamment aux lecteurs qui souhaiteraient se familiariser quelque peu avec la riche littérature apocryphe chrétienne sur laquelle la « Grande Église » a vite jeté le voile de la suspicion ou qui seraient curieux de voir l'interprétation assez libre que pouvait donner des récits canoniques un clerc du XIVe siècle. Il intéressera peut-être moins les biblistes et les exégètes « officiels », soucieux de ne travailler qu'à l'intérieur du corps de textes et de doctrines strictement défini par le Magistère de l'Église¹⁴.

Quoi qu'il en soit, dans la seconde moitié du XIVe siècle, directement ou indirectement, Jean d'Outremeuse a largement puisé dans cet univers littéraire parallèle et, en principe, déconseillé ou interdit. Il en résulte un récit différent de celui qui figure dans les *Évangiles* canoniques, mais qui, dans l'ensemble, en respecte les données essentielles. L'*imprimatur* que nous connaissons n'existait pas encore à son époque mais, si cela avait été le cas, son *Myreur* ne l'aurait probablement pas reçu, non que son auteur heurtât frontalement des points fondamentaux de doctrine, mais parce que le recenseur aurait estimé qu'il puisait trop largement dans des textes non autorisés.

Mais Jean n'a pas utilisé que les apocryphes. Il a largement puisé aussi dans des textes, plus ou moins bien connus, de ses prédécesseurs, poètes ou prosateurs, écrivant en latin ou même en français. [\[Plan\]](#)

*

Bref, avec quelque 40 pages pour l'un et quelque 120 pages pour l'autre, *La Vie de Virgile* et *la Vie de Jésus* que nous avons appelée *l'Évangile selon Jean d'Outremeuse* forment deux ensembles majeurs, consacrés à un sujet particulier bien précis et bien délimité et où l'histoire se développe pour l'essentiel en continu. Le récit principal est moins souvent interrompu par des faits occupant beaucoup de place et sans rapport direct avec lui. Il peut assez facilement se lire d'une seule traite.

¹³ Faut de place, nous ne pouvons pas évoquer et commenter ici les passages susceptibles de retenir l'attention. Nous nous bornons à renvoyer le lecteur à nos travaux antérieurs évoqués plus haut dans les notes 1 et 2.

¹⁴ Sur ce plan, il est frappant de constater que le livre de J. Ratzinger (Benoît XVI) sur *L'Enfance de Jésus* (Paris, 2013, 189 p.) ne contient aucune allusion aux textes apocryphes, comme s'il s'agissait d'une littérature maudite dont les fidèles ne devraient même pas entendre parler.

3. L'histoire de la Judée : un ensemble narratif très important particulièrement « éclaté »

Il existe dans *Ly Myreur* d'autres exemples d'ensembles narratifs très étendus, consacrés moins à l'histoire d'un personnage qu'à celle de pays ou de régions.

L'exemple le plus caractéristique est celui de l'histoire de la Judée, liée à la vie du Christ bien sûr mais qui la déborde et de beaucoup. Sur le plan de la structuration, cette histoire n'est pas constituée pour l'essentiel, comme les *Vies* de Virgile et de Jésus, de gros blocs cohérents. Elle occupe beaucoup d'espace dans *Ly Myreur*, mais elle est caractéristique du morcellement, qui s'impose à un chroniqueur soucieux de s'adapter au procédé annalistique.

L'histoire de Mattathias et des Maccabées commence à la p. [148](#) et les opérations militaires menées par Hadrien suite à la révolte de Bar-Kokhba sont racontées aux p. [542-544](#). Ainsi, un lecteur qui ne s'intéresserait qu'à l'histoire de la Judée devrait rassembler des données éparpillées sur près de 400 pages et présentées sous la forme tantôt de notices isolées, tantôt de blocs plus ou moins riches.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les passages concernés ou simplement intéressants ; on notera toutefois quelques épisodes traités avec beaucoup de détails : ainsi par exemple, ceux qui concernent les fils de Jean Hyrcan, à savoir Aristobule, Antigone et Alexandre Jannée ; Salomé Alexandra et ses fils Hyrcan et Aristobule, avec l'entrée en scène d'Antipater ; l'intervention romaine ; le rôle d'Hyrcan II ; le règne d'Hérode le Grand et ses rapports très difficiles avec ses fils ; la mort d'Hérode et l'histoire de ses successeurs, sans oublier bien sûr les importantes opérations militaires de Rome sous Vespasien, Titus, et Hadrien. Sur toutes ces questions, Jean disposait des informations de Flavius Josèphe, dont la précision et l'abondance bridaient davantage sa liberté créatrice¹⁵. [\[Plan\]](#)

4. Des ensembles narratifs moins importants souvent sectionnés en plusieurs blocs

Ly Myreur contient aussi d'autres ensembles narratifs moins importants et moins longs que la vie de Virgile, la réécriture de l'*Évangile* ou l'histoire de la Judée. On songe, par exemple, à certaines **vies d'empereurs**, la *Vie de Néron* par exemple, dont les notices, éparpillées sur quelque 20 pages ([p. 457- 475 passim](#)) ne manquent pourtant pas d'intérêt et mériteraient un développement particulier.

On songe aussi aux notices sur les réalisations (légendaires) de saints évêques. Ainsi **Euchaïre, Valère et Materne** sont trois grands saints locaux qui ont beaucoup contribué à l'évangélisation de la région chère à Jean, à savoir Trèves, Tongres et Cologne. La première notice qui leur est consacrée

¹⁵ Un autre ensemble narratif fort long et particulièrement éclaté est l'histoire des Huns, mais il interviendra surtout dans *Ly Myreur* à partir du Tome II. Le tome I, le seul que nous examinons ici, ne les mentionne que deux fois, très furtivement, en [I, p. 332](#) (pour la destruction du château de Lotringe) et en [I, p. 458](#) (pour celle de la ville d'Aix-la-Chapelle).

(leur envoi en mission par Pierre) se trouve à la [p. 452](#), et la dernière (la mort de saint Materne et le sort de sa dépouille) à la [p. 535](#), plus de 80 pages donc couvrant plus de 75 ans.

Comme les notices qui les concernent sont de longueur variable, parfois dispersées et fort distantes les unes des autres, un lecteur qui veut entreprendre la lecture « ciblée » de leur biographie se voit souvent interrompu, lourdement gêné même parfois, par de nombreuses informations non pertinentes pour le sujet.

Un cas caractéristique est celui de la vie de **saint Materne**, un des premiers évêques de Tongres. Dans le premier tome du livre I du *Myreur*, les notices qui le concernent se voient ainsi distillées « par bribes ». On doit les repérer au fil des pages [452-453](#), 462, 466, 480, 498, 500, 509-511. Seules les [p. 523-535](#) accordent une plus grande importance à saint Materne, mais même dans cette section, toutes les notices ne lui sont pas consacrées.

Le cas de **saint Servais**, dixième évêque de Tongres, traité dans le tome II du premier livre, est un peu différent. Jean qui raconte en détail la vie du saint évêque de Tongres l'a divisée en trois blocs bien séparés, chaque bloc correspondant au règne d'un empereur : II, p. 63-67 (sous Constantin) ; II, p. 89-94 (sous Gratien) et II, p. 96-99 (sous Théodose). Dans ces blocs bien limités et consacrés à un même personnage, on ne retrouve pas « l'atomisation » d'informations plutôt gênante constatée dans la vie de saint Materne. Une exception toutefois : en dehors de ces trois blocs, saint Servais bénéficie encore d'une notice isolée en II, p. 75, pour une de ses réalisations sous Constance.

*

Il faut avouer que la lecture d'un récit dont les éléments sont livrés au compte-gouttes n'a rien de vraiment passionnant. Quand on travaille sur Jean, il est impossible d'oublier que *Ly Myreur* est fondamentalement une chronique où la présentation des faits suit l'ordre annalistique. Heureusement, oserait-on dire, Jean déroge assez souvent à ce principe.

Quoi qu'il en soit, les ensembles narratifs en question sont le résultat d'un travail de composition dû à Jean lui-même. Il a utilisé de nombreuses sources, on en a donné quelques exemples dans les pages précédentes. On a évoqué aussi sa grande liberté à l'égard de ses modèles qu'il n'hésitait pas à modifier de différentes manières. On a dit aussi que ce sont la plupart du temps des traductions faites à partir d'œuvres latines, et on sait que toute traduction implique une modification de l'original. Il n'est d'ailleurs pas rare que nous puissions identifier ses sources et que nous soyons alors en mesure de repérer et d'étudier les transformations dues au chroniqueur.

L'objet prioritaire du présent article n'est toutefois pas l'étude des sources de Jean et du traitement qu'il leur réserve, ce qui ne signifie pas que ces deux sujets soient accessoires ou inintéres-

sants. Mais pour l'instant nous sommes davantage concerné par la typologie des structures sur lesquelles est bâti *Ly Myreur*. Revenons donc à notre matière.

Les pages précédentes ont envisagé divers ensembles narratifs constitutifs du *Myreur*. Consacrés à un même sujet, ils peuvent être plus ou moins étendus et plus ou moins compacts. Mais nous avons volontairement laissé de côté des ensembles narratifs d'un type assez particulier et bien caractérisé. Ils sont en fait si nombreux et si importants que nous avons jugé bon de leur consacrer un exposé spécial qui occupera l'intégralité de la seconde partie de cet article. Il s'agit de structures narratives de type épique qui font songer aux chansons de geste. [\[Plan\]](#)

DEUXIÈME PARTIE

DES STRUCTURES NARRATIVES DE TYPE ÉPIQUE ÉVOQUANT LES CHANSONS DE GESTE

A. Généralités

Parmi les ensembles narratifs, *Ly Myreur* compte un assez grand nombre de passages, parfois fort longs, très éloignés du genre de la chronique, sans rapports solides (ou sans rapport du tout) avec l'histoire authentique, pour lesquels on ne trouve pas de textes antérieurs ou parallèles et dont le matériel et la mise en forme évoquent les chansons de geste.

Ils décrivent essentiellement des guerres et des combats, aux causes variables : réclamation de tributs impayés, revendications territoriales, prétentions généalogiques, désirs de vengeance, aides militaires fournies à des voisins. Ils mentionnent souvent des déplacements d'armées sur des distances impressionnantes, des dévastations de territoires ou de villes, des sièges interminables, des accords, des alliances, des trahisons et des ruses. Ils racontent, souvent avec beaucoup de détails, des faits d'armes, des batailles, des exploits individuels, voire des combats singuliers (duels ou joutes qui répondent à des règles précises), dont les protagonistes ou les participants sont nommément désignés.

Ces récits présentent encore une autre caractéristique importante. Ils font bien sûr intervenir certaines réalités historiques ou géographiques, par exemple des personnages comme César, ou Antonin le Pieux, ou Septime Sévère, des villes comme Rome, ou Athènes, ou Pavie, ou Carthage, mais ils n'ont pas d'ancrage historique sérieux, en ce sens que ce qu'ils racontent ne trouve pas de confirmation dans les sources, parfois abondantes pourtant, dont nous disposons. En d'autres termes, ils ne semblent pas avoir de rapport avec l'Histoire authentique.

Il n'est d'ailleurs pas rare que les conflits, locaux au départ, s'internationalisent, s'exportent à l'étranger, parfois très loin, beaucoup trop loin même pour qu'on puisse y voir le reflet de situations en rapport avec le moment où ils sont censés se dérouler. D'ailleurs, bien des réalités institutionnelles, militaires ou sociales mises en valeur dans ces récits font songer davantage au Moyen Âge qu'à l'Antiquité.

Une autre caractéristique intéressante est que ces récits comportent une « mise en forme épique » ou, pour dire les choses autrement, que le ton même de la narration, par certains côtés, renvoie aux récits épiques médiévaux que l'on qualifie techniquement de chansons de geste¹⁶.

*

Les récits de ce genre sont relativement nombreux dans le premier livre du *Myreur*. Comment les qualifier ? Il est difficile de les considérer purement et simplement comme des chansons de geste, mais ils ont indiscutablement quelque chose de commun avec elles.

En ce qui nous concerne, nous avons choisi de les qualifier de « *Gestes* ». C'est peut-être un peu abusif ou maladroit, mais peu importe. Nous sommes prêt d'ailleurs à adopter un autre terme qui serait plus adéquat.

Nous savons évidemment bien que l'époque de Jean d'Outremeuse, à savoir la seconde moitié du XIV^e siècle, n'est plus la grande période des chansons de geste, mais, si l'on en juge par l'énorme *Geste de Liege* que notre chroniqueur a écrite et dont nous avons conservé plus de 40.000 vers, il semble que les écrivains cultivant ce genre littéraire n'avaient pas totalement disparu. Nous avouons encore que l'extraordinaire réalisation qu'est la *Geste de Liege* nous laisse d'ailleurs croire que l'auteur de tous ces textes à sujet et à tonalité épique qu'on découvre un peu partout dans *Ly Myreur* sont bien de la main de l'auteur de la *Geste de Liege*, c'est-à-dire Jean d'Outremeuse lui-même. Mais n'anticipons pas. [\[Plan\]](#)

*

Quoi qu'il en soit, quelle que soit la valeur du terme « geste » que nous avons choisi, nous voudrions montrer comment se présentent concrètement dans le *Myreur* ces pièces un peu particulières. Elles sont tellement nombreuses que nous ne pourrions les présenter toutes. Nous souhaiterions simplement nous arrêter sur certaines d'entre elles. Nous ne nous contenterons pas toujours de résumés, nous citerons aussi – et assez largement – les textes.

Notre but principal, redisons-le, est simple : montrer, exemples à l'appui, que de nombreux textes d'allure épique, qui font penser à des fragments d'épopée, à des gestes en prose, forment un élément constitutif majeur du *Myreur des Histors*.

D'abord, nous analyserons d'assez près un long texte que nous avons appelé la « Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin ». Nous nous intéresserons ensuite à deux gestes où intervient César : celle de Théodogus de Barbastre et d'Hanigos le Breton, puis celle où Sédros, quatrième roi de Tongres, affronte César pour une question de tribut impayé. En troisième lieu, nous présenterons,

¹⁶ Cfr le terme allemand *Episierung*, utilisé par J. Leeker, *Die Darstellung Cäsars in den romanischen Literaturen des Mittelalters*, Francfort, 1986, [489 p.] (Analecta Romanica, 50), p. 70, ainsi que les remarques terminologiques de cet auteur dans son introduction, p. XVI-XVII.

mais sans nous y arrêter, d'autres gestes ou fragments de gestes qui émaillent le premier Tome du livre I du *Myreur*. Pour finir, nous tenterons de nous interroger sur l'origine de tout ce matériel de type épique. [\[Plan\]](#)

B. La Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin

(*Myreur*, I, [p. 128b-138a](#), et [p. 143b-149a](#))

Couvrant plus de quinze pages de l'édition Borgnet, cette geste décrit une longue guerre fictive entre Gaulois et Latins. Un de ses intérêts est de faire voir avec précision comment cette fiction vient se greffer sur une brève notice, historique elle et qui résume des événements de la guerre de Rome contre Antiochus III le Grand au début du II^e siècle avant notre ère. Les deux protagonistes, Clétus le Gaulois et Franbal le Latin, sont tout à fait imaginaires. On n'en retrouve en tout cas aucune trace dans l'histoire et dans la littérature.

Sous la plume de Jean, leurs aventures ont donné naissance à une narration très élaborée, qui comporte deux blocs. Le premier s'étend sur quelque 10 pages ([p. 128b-138a](#)), s'interrompt brutalement par l'insertion d'épisodes différents où il est question de Troie et du Proche-Orient, puis reprend sur quelque 6 pages ([p. 143b-149a](#)). Les « digressions », à l'intérieur des deux blocs, sont très peu nombreuses. [\[Plan\]](#)

1. Le point de départ : un cadre historique authentique

Jean a fort habilement inséré ce récit fictif dans une notice rapportant les événements historiques qui ont marqué l'expansion de Rome à l'époque où elle affronte avec succès en Orient les rois séleucides. Il s'agit ici d'Antiochus III le Grand. L'histoire nous apprend que ce roi a été vaincu par les Romains, notamment aux Thermopyles en Grèce en 191 de notre ère (sous les consuls M'. Acilius et P. Cornelius Scipion Nasica), puis à Magnésie de Lydie en 189 de notre ère (sous les consuls P. Cornelius Scipion Nasica et C. Laelius). Le traité de paix qu'il est obligé de signer avec Rome lui laisse son royaume mais lui impose un certain nombre de clauses navales et financières. Comme gage de paix, il doit même envoyer en otage à Rome son fils, le futur Antiochus IV Épiphanes¹⁷.

On trouvera ci-dessous la notice de Jean, dans laquelle va s'insérer le début de la *Geste de Clétus et Franbal*. Si imprécise et incomplète soit-elle, elle correspond aux événements historiques que nous venons de rappeler.

¹⁷ Cfr Cl. Nicolet [Dir.], *Rome et la conquête du monde méditerranéen (264-27 avant J.-C.)*. 2. *Genèse d'un empire*, Paris, 1978, p. 744-749 (p. 747 pour les clauses financières et navales du traité de paix).

[p. 129] [*Bataille entre les Romains et le roi Antiochus*] En l'an 400 [189 a.C.n.] de la transmigration de Babylone, au mois de mai, une grande bataille opposa les Romains au roi Antiochus de Syrie. Antiochus fut vaincu et ses hommes tués. Le roi de Syrie fut fait prisonnier et, dans cette bataille, périrent quinze mille cavaliers et quarante mille fantassins.

[Ici s'insèrent quelques lignes appartenant au début de la Geste et sur lesquelles on reviendra]

[p. 130] [*Paix entre Antiochus et les Romains*] Peu de temps après, une paix fut conclue entre le roi Antiochus, son fils Antiochus et ses barons d'une part, les Romains et les sénateurs de l'autre. Elle stipulait que le roi Antiochus conserverait son pays en payant comme tribut aux Romains, chaque année, mille besants d'or. Pour rassurer les Romains, le roi laissa son fils Antiochus comme otage à Rome.

L'allusion à une importante victoire romaine est claire. S'agit-il de celle des Thermopyles, ou de celle de Magnésie ou d'une troisième victoire, navale celle-là dont parlent nos sources, cela n'est pas dit. Mais l'essentiel s'y trouve : l'affrontement entre les Romains et Antiochus III le Grand, la défaite de ce dernier et la conclusion d'un accord de paix, permettant au roi de conserver son royaume en contrepartie du versement de 1000 talents par an et de l'envoi de son fils à Rome en otage.

Les données transmises par Jean (ou sa source) restent imprécises et incomplètes. L'endroit de la victoire, on vient de le dire, n'est pas donné. Les clauses navales prévues dans l'accord ne sont pas mentionnées, pas plus d'ailleurs que les modalités exactes du versement. Nos sources nous apprennent, à nous Modernes, qu'Antiochus a dû limiter drastiquement ses forces navales et verser les mille talents pendant douze ans. Mais n'exigeons pas trop des chroniqueurs médiévaux : leurs notices sont rarement complètes et précises.

À titre de comparaison, voici comment Eusèbe-Jérôme, dans sa *Chronique*, présentait le même événement, en le datant de la 147^e Olympiade :

Post proelium, quo in Thermopylis est victus Antiochus, hoc inter Romanos et eum convenit, ut mille talenta per annos singulos 'vectigalis' nomine solveret.

Après la bataille où Antiochus fut vaincu aux Thermopyles, il fut convenu, entre les Romains et lui, qu'il verserait mille talents chaque année à titre d'impôts.

Quand on lit ce texte, on se dit que Jean fournit sur cet événement encore plus d'informations qu'Eusèbe¹⁸.

Mais laissons Eusèbe et revenons à Jean. Certains détails de la notice ne reflètent vraisemblablement pas l'histoire authentique : les « barons » d'Antiochus et les « sénateurs » romains ont peu de chances d'avoir participé à la conclusion du traité de paix. Quant aux pertes, il est d'usage de les mentionner avec beaucoup de précision, surtout celles des vaincus, mais on ne peut guère y ajouter foi.

¹⁸ Orose traite bien d'Antiochus III et des victoires romaines (IV, 20, 21-22), mais on ne relève aucune correspondance entre ce qu'il écrit et la notice de Jean. La *Chronique* de Martin d'Opava, autre source privilégiée de Jean, ne donne aucune information sur les guerres de Rome contre Antiochus. On ne relève pas non plus de véritable correspondance entre la notice de Jean et d'autres abrégiateurs comme Paul Diacre, Florus (I, 24), Eutrope (IV, 2 et 3). Nous n'avons pas identifié quelle pourrait avoir été, sur ce point précis, la source de Jean.

Quoi qu'il en soit de ces questions de détail, le *Myreur* livre une notice historique parfaitement recevable. Ce qui ne l'est plus, c'est la suite, à savoir que la victoire romaine contre Antiochus n'a été possible que grâce à l'aide de Clétus le Gaulois et de ses hommes. [\[Plan\]](#)

2. Le point d'insertion de la Geste dans la notice historique

Revenons donc à l'insertion qui coupe en deux la notice historique que nous venons d'examiner.

En voici le texte :

[p. 129] Il faut savoir que les Romains auraient été vaincus sans Clétus, le bon duc de Gaule, qui se trouvait à leurs côtés avec vingt mille hommes. Voici comment les choses se passèrent.

Lorsque les deux armées furent prêtes au combat, le duc Clétus mit ses Gaulois en ordre de bataille entre deux grandes élévations très près de Pavie. Au cours de [p. 130] l'affrontement, les Romains furent gravement malmenés, car il y avait bien douze Syriens pour un Romain. Quand il vit les Romains presque battus, le duc Clétus poussa en avant son armée rangée et bien ordonnée, et se porta lui-même en première ligne.

[*Les Syriens défaits*] Le duc Clétus lutta contre Ysradra, le frère d'Antiochus, un excellent chevalier ; Clétus lui transperça le corps de sa lance sur un pied et demi, et le tua. Tous ses barons agirent de même, tout cela jusqu'à la défaite des Syriens et la capture d'Antiochus, selon la tradition. Les Sicambres [= Gaulois] étaient alors très puissants et personne ne pouvait l'emporter face à eux, car plus que quiconque, ils étaient experts dans le maniement des armes. Lors de cette bataille, comme je l'ai dit, le roi Antiochus de Syrie, son fils Antiochus et la plupart de ses plus vaillants chevaliers, furent capturés et emmenés à Rome.

Cette brève description de la bataille introduit le premier protagoniste de la *Geste*, Clétus, un personnage totalement inconnu en dehors du *Myreur*, on l'a dit. C'est un chef gaulois et, sur le champ de bataille, il se trouve aux côtés des Romains, à la tête d'une force fort importante : vingt mille Gaulois, appelés aussi Sicambres, des gens réputés pour leur puissance, leur force et leur vaillance, autant dire invincibles. Quant aux forces romaines, le chroniqueur n'en donne pas le chiffre exact, se contentant de dire que les Syriens leur étaient douze fois supérieurs en nombre.

Clétus ne semble pas être « sous les ordres » des Romains. Il attend son heure, un peu à l'écart en quelque sorte. Il a rangé ses troupes en ordre de bataille et n'intervient que quand les Romains se trouvent en très mauvaise posture, « presque battus », dit le texte. Dès qu'il entre en scène sur le terrain à la tête de ses troupes, il apparaît comme un véritable héros de chevalerie. Immédiatement, il affiche sa valeur personnelle par un exploit frappant : il tue le frère d'Antiochus, excellent chevalier pourtant, « en lui transperçant le corps de sa lance sur un pied et demi ». La victoire alors change de camp : les Syriens, presque vainqueurs avant son intervention, sont maintenant complètement battus.

Quelques éléments du récit sont à épingle. Qu'Antiochus reçoive un frère appelé Ysradra, un *hapax* dans le *Myreur*, ne doit pas surprendre le lecteur. Jean, qui a du goût pour l'anthroponymie, a l'art de donner des noms aux personnages qu'il invente. Plus surprenante est la mention de Pavie, qui est indiscutablement dans le reste du *Myreur* la ville de Lombardie qu'elle est encore aujourd'hui. On ne comprend pas bien ce qui a poussé Antiochus et ses Syriens à venir combattre dans le Nord de

l'Italie, mais le chroniqueur liégeois est souvent moins sensible que nous aux incohérences géographiques.

Reste une autre incohérence, d'ordre textuel, le sort d'Antiochus et de ses gens : au début du récit, avant l'insertion, seul le fils d'Antiochus est emmené à Rome ; ici, après l'insertion et alors qu'on en revient aux données historiques, Antiochus lui-même, son fils et « la plupart de ses plus vaillants chevaliers » sont faits prisonniers et conduits à Rome. Malgré un très net « comme je l'ai dit », le chroniqueur ne tient manifestement pas compte de ce qu'il venait d'écrire un peu plus haut et qui, soit dit en passant, correspondait mieux aux réalités historiques. Mais à sa décharge on dira que l'affaire d'Antiochus devait maintenant lui apparaître secondaire ; elle n'était plus pour lui qu'une manière détournée d'introduire le sujet qui désormais va occuper tout l'espace, à savoir l'histoire de Clétus. [\[Plan\]](#)

3. La demande de Clétus aux Romains et l'accueil glacial qu'elle reçoit

La suite en effet n'a plus rien à voir avec Antiochus, les Syriens et les guerres de Rome contre les Séleucides. Elle appartient tout entière à la *Geste* imaginée par le chroniqueur. Son contenu ne concerne plus que les Romains vainqueurs d'Antiochus et les Sicambres de Clétus. On se trouve en présence d'une demande gauloise : en récompense du rôle important qu'ils ont joué dans la guerre contre Antiochus, les Gaulois souhaitent être libérés du tribut qu'ils doivent aux Romains.

[p. 130] [*Le duc Clétus s'adresse aux Romains*] Quand tout fut terminé, le duc Clétus de Gaule s'adressa aux Romains, c'est-à-dire aux consuls et aux sénateurs. Les consuls s'appelaient Gorgus et Nerva. Clétus leur dit : « Seigneurs, vous savez que je tiens de vous mon pays en échange du paiement chaque année d'un tribut se montant à un denier d'argent par chef de famille. C'est ce qu'a accepté sans raison le duc Cambéracion, mon aïeul. Mais vous savez aussi que si je n'avais pas été là avec mes barons, le roi Antiochus aurait dévasté et conquis tout le territoire romain. Tous les Romains, ou la plupart d'entre eux, seraient morts et n'auraient jamais obtenu la paix sans payer aux Syriens un important tribut : ils auraient été vilainement asservis, eux, le peuple le plus libre du monde. Oui, c'est grâce à l'aide de mes barons que vous avez obtenu la victoire et qu'ils sont devenus vos tributaires. Pour cette raison et en reconnaissance de tous les services que je vous ai rendus et que je puis vous rendre encore, des services rendus aussi par mon père Cambéracion, qui vainquit et accabla cruellement Hannibal, je voudrais vous demander de tenir désormais la Gaule quitte de ce tribut. »

Jean ne précise pas l'endroit où la demande gauloise a été formulée, mais la suite montre qu'on n'est ni en Syrie, ni à Pavie, mais à Rome. Dans son discours, Clétus fait référence à des événements qui se sont déroulés sous le règne de Cambéracion, père de Clétus, et que Jean a racontés plus haut¹⁹ dans des épisodes également sans rapport avec les réalités historiques. Nous ne les commenterons pas.

En tout cas, les « sénateurs et les consuls » réagissent très mal à cette demande : Clétus se heurte à un refus hautain des Romains, mais il ne se laisse pas faire et réplique vertement. L'affaire dégé-

¹⁹ Myreur, I, [p. 126](#).

nère : des échanges verbaux à l'assemblée, on passe très vite à une bataille rangée, qui se déroule en dehors de la ville. Voici le récit :

[Réponse des Romains] Quand les Romains, les sénateurs et les consuls, qui étaient alors [p. 131] les maîtres suprêmes du monde, entendirent cela, ils répondirent de suite, sans prendre aucun conseil, qu'ils n'en feraient rien et qu'ils se feraient payer des deux côtés.

Entendant cela, le duc Clétus fut très en colère. Il jura à haute voix par tous ses dieux : Jupiter, Vénus et Mars, et en leur présence, que jamais il ne paierait ni n'enverrait de tribut aux Romains. Si les Romains avaient l'impression qu'il les lésait, qu'ils lui infligent les pires traitements possibles, car lui, Clétus, ne leur devait pas un denier ; et s'ils venaient réclamer le tribut, il ferait pendre leurs messagers en signe de mépris ou leur couperait les moustaches.

Quand les consuls Gorgus et Nerva entendirent cela, ils en éprouvèrent un très grand ressentiment. Ils attaquèrent le duc Clétus et les siens. Mais Clétus rassembla ses gens dans un quartier de Rome (p. 125) et leur fit prendre les armes. Ils étaient plus de vingt mille. Puis il sortit de la cité et rangea soigneusement ses troupes. Près de quarante mille Romains sortirent de la ville, nombre qui ne cessait de croître, car il y avait beaucoup de monde à Rome.

La bataille est très dure. On verra dans la suite du texte que les Romains, avec les renforts qu'ils reçurent, étaient presque quatre fois plus nombreux que les Gaulois. Ces derniers auraient été vaincus si Clétus n'avait pas réalisé une nouvelle prouesse en tuant les deux consuls, Gorgus et Nerva, prouesse sur laquelle s'étend longuement le chroniqueur. On est en plein combat épique :

[p. 131] *[Bataille]* Les ennemis s'affrontèrent et se lancèrent dans une bataille dure et pénible, car les Romains étaient de plus en plus nombreux. Il y avait au moins quatre Romains pour un Sicambre. Mais les Sicambres étaient forts et redoutables, et leur duc Clétus était si puissant que nul ne résistait à son épée. Il causait beaucoup de tort aux Romains. Mais cela ne servit à rien : beaucoup de ses gens furent terrassés et tués, et leurs chevaux s'enfuirent dans les champs.

Les hommes de Clétus étaient très éprouvés, malgré leur valeur. En vérité ils auraient été vaincus, si le duc Clétus n'avait pas réalisé un fait d'armes magnifique. Il pénétra au plus fort de la bataille, en éperonnant vivement son destrier droit sur Gorgus et Nerva. De son épée, il frappa Gorgus sur le sommet de son heaume avec une telle force qu'il le fendit jusqu'à la poitrine.

Voyant cela, Nerva cria pour appeler ses hommes. Il frappa Clétus et endommagea le haut de son heaume, l'atteignant dans sa chair. Mais Clétus, très courageux, se retourna et frappa Nerva. Il lui fendit le heaume et la coiffe, lui coupa une oreille, puis, s'approchant de lui, il l'attrapa par les bras, lui enfonça son épée dans le fondement et le tua.

Ces hauts-faits d'armes de Clétus, qui aboutissent à la mort des deux consuls romains, renversent le cours de la bataille. Les Gaulois reprennent alors de l'audace, forçant les Romains à se replier et à se réfugier dans la ville de Rome, que Clétus assiège et tente de prendre d'assaut. En vain. Les Gaulois finissent par lever le siège en promettant de revenir.

[p. 132] *[Les Romains défaits par les Sicambres]* Quand le duc Clétus eut tué les deux consuls, il cria à ses troupes : « Maintenant barons, frappez ces Romains déloyaux ; ils sont vaincus ; cette journée est la nôtre. » Quand les barons entendirent cela, ils retrouvèrent de l'audace, se confrontèrent aux Romains et en tuèrent tellement que les rescapés, battus, s'enfuirent, poursuivis par les Sicambres jusqu'à la porte de Rome. On tua tellement de gens que peu en réchappèrent : vingt-neuf mille morts gisaient dans les champs. Les autres rentrèrent à l'intérieur de la ville et fermèrent leurs portes.

[Clétus assiège Rome] Alors le duc Clétus fit dresser ses tentes et assiégea Rome, lançant de très durs assauts. Mais en face, les Romains se défendirent vaillamment. Finalement quand Clétus vit que la cité était très fortifiée, que ses propres forces étaient peu nombreuses et qu'il avait plus à perdre qu'à gagner, il déclara à ses hommes qu'il allait repartir, mais reviendrait bientôt avec tant de monde qu'il détruirait Rome et qu'il ferait des Romains ses tributaires à jamais.

[\[Plan\]](#)

4. Franbal, le Latin, entre en scène et veut jouer un simple rôle de médiateur

Franbal, dont il n'a pas encore été question, va maintenant entrer en scène. C'est le roi des Latins et le beau-frère de Clétus le Gaulois. Celui-ci veut l'entraîner dans son conflit avec les Romains. Franbal refuse – les Latins sont alliés aux Romains – mais propose de servir de négociateur auprès des Romains. On verra plus loin que Franbal a été fait sénateur de Rome.

[p. 132] [*Les Sicambres se retirent vers la Gaule*] Le lendemain matin, tous les Sicambres se sont préparés. Ils ont repris leurs équipements et se sont mis en route vers leur pays, lançant force menaces contre les Romains. Ils passèrent par le territoire des Latins, voisin de celui des Romains, où ils séjournèrent huit jours chez le roi Franbal, beau-frère de Clétus, et chez la reine Alexandrine, sa sœur.

Là, le duc Clétus se plaignit beaucoup des Romains et demanda au roi de l'aider à les détruire, afin de se débarrasser du tribut exigé de son pays. Après avoir écouté son beau-frère, le roi Franbal répondit qu'il ne voulait pas intervenir [p. 133] dans la destruction des Romains, mais qu'il discuterait volontiers avec eux, s'il le pouvait, de la paix et de l'annulation du tribut. Dans les deux ans, il ferait savoir à Clétus ce qu'il aurait obtenu. Dans l'intervalle, que Clétus ne paie pas de tribut jusqu'au moment où il lui aura communiqué la réponse de Rome. Clétus fut d'accord sur cette formule. Il quitta le Latium et retourna dans son pays.

5. Mais son intervention est mal perçue par les Romains qui l'accusent de trahison

Franbal toutefois va échouer. Sa tentative de conciliation est très mal acceptée par les Romains, qui l'accusent de trahison, ce qu'il supporte très difficilement.

[p. 133] [*Le roi Franbal des Latins*] Cette année-là, Franbal, le roi des Latins, se rendit à cheval à Rome. Il réunit tous les sénateurs et les consuls, et leur fit part des propositions de Clétus, son beau-frère, comme on l'a dit ci-dessus, leur laissant clairement entendre que s'ils ne dispensaient pas les Sicambres du tribut, ils perdraient au change beaucoup plus que cela ne valait.

Quand les Romains entendirent les lourdes menaces que le roi des Latins leur adressait au nom du duc Clétus, ils répondirent : « Sire roi latin, parce que le duc Clétus est le frère de madame votre épouse, vous êtes venu nous menacer dans notre palais même. Ce n'est pas bien de votre part et ce n'est pas acceptable. En effet, si vous voulez aider votre beau-frère contre nous, vous devez nous menacer en votre nom et non pas au nom de tous ceux qui nous menacent, car ils sont nos ennemis. Nous les accablerons et nous les détruirons, quand nous le pourrons, et vous avec eux, si vous voulez les aider. »

En entendant ces paroles, le roi Franbal fut très effrayé, car il redoutait beaucoup les Romains. Il leur répondit : « Seigneurs, soyez assurés que je suis venu ici uniquement pour deux raisons : rétablir l'accord et la paix entre vous et les Gaulois et vous avertir du dommage que vous risquez de subir. Si je ne l'avais pas fait, le duc Clétus aurait rassemblé toutes les forces de son pays, pénétré dans le vôtre avec de nombreuses troupes et vous aurait complètement écrasés, si vous n'étiez pas défendus. Vous savez qui il est et vous connaissez la puissance de ses hommes et de son pays, ainsi que la noblesse du sang dont il est issu. Dès lors, considérant son pouvoir et sa valeur, ainsi que le serment qui me lie à Rome dont j'ai été sénateur, j'aurais souhaité arrêter le conflit [p. 134] entre vous, si c'était possible. Voilà la raison qui m'a poussé à venir ici. Comme cela ne vous agrée pas, je dirai au duc Clétus d'agir à sa guise. Je ne veux pas m'en mêler et regrette d'en avoir tant fait. »

[p. 134] [*Les Romains accusent le roi Franbal de trahison*] Quand ils entendirent cela, les Romains dirent à Franbal que c'était une trahison ce qu'il faisait, qu'il incarnait tous les torts que les Gaulois leur avaient causés et que, s'il n'était pas venu en tant que messenger, ils l'auraient pendu. Franbal dit alors que jamais la cité de Rome n'avait compté d'homme assez puissant pour être digne de se mesurer à lui. Si quelqu'un voulait l'accuser de trahison ou de méchanceté, il se verrait obligé de prouver en combat singulier que c'était un mensonge déloyal et qu'il était totalement innocent.

6. Franbal, qui défie les Romains en combat singulier, n'accepte qu'un seul adversaire digne de lui, Alexandre - La date du combat fixée, Franbal retourne chez lui après s'être engagé à revenir au jour dit

Se jugeant offensé, Franbal défie alors les Romains en combat singulier, mais sa fierté est telle qu'il ne veut comme adversaire qu'un homme à sa hauteur, digne de lui. C'est Alexandre, un sénateur romain, qui est aussi le fils du roi d'Athènes et le successeur désigné de celui-ci. Le roi Franbal, après l'avoir accepté, le défie selon les formes. Le terrain est choisi, le jour de la bataille est fixé à un mois et le roi Franbal convient de revenir à Rome au jour dit. Puis il repart dans son royaume et met ses gens au courant. Le duc Clétus lui aussi est informé. Voici le texte :

Après la réponse du roi des Latins, un des consuls de Rome se leva. Il s'appelait Aristo et était le fils du consul Nerva, tué devant Rome par le duc Clétus, comme on l'a dit. Il s'avança et dit à Franbal qu'il se battrait contre lui. Mais le roi Franbal le traita aussitôt de valet, disant qu'il n'était pas digne de lacer sa chaussure. Quand Aristo entendit cela, il fut très en colère et se retira. Alors Astrobolus, le fils de Gorgus, l'autre consul, s'avança et proposa de se battre. Mais Franbal lui dit qu'il n'était pas digne de le déchausser, ce qui le blessa profondément.

[Alexandre, le fils de Gardro] Après quoi les sénateurs, qui étaient et avaient toujours été des personnes très respectables, se levèrent l'un après l'autre. Mais le roi Franbal en refusa successivement soixante-douze, dans l'ordre. Finalement Alexandre, le fils de Gardro, le roi d'Athènes se présenta : il était sénateur et l'héritier de son père comme roi d'Athènes.

Le roi Franbal l'accepta comme adversaire et le défia selon les usages. Le terrain choisi, le jour de la bataille fut fixé à un mois et le roi Franbal convint de revenir à Rome au jour dit. Cela fait, le roi repartit sur sa monture vers son royaume, où il convoqua tous les gens de son pays. Il leur expliqua ce qui s'était passé, comme je l'ai raconté.

Apprenant la chose, ses barons furent très irrités d'un tel outrage réservé et adressé à leur roi par les Romains. Ils expliquèrent aussi en détail au duc Clétus de Gaule quel affront leur roi Franbal avait dû subir à cause de lui.

Inutile de dire qu'avec ce type de défi, ce choix très précis de l'adversaire et cette organisation du combat singulier, on ne se trouve pas dans l'Italie du II^e siècle avant Jésus-Christ, mais dans un Moyen Âge imaginaire. Les noms aussi d'ailleurs sont imaginaires : la République romaine ne connaît pas de consuls portant des noms comme Gorgus ou Nerva, ni de hauts personnages (ici des fils de consuls) appelés Aristo ou Astrobolus. Relève également de l'Imaginaire l'idée qu'un sénateur romain de cette époque puisse être le fils héritier d'un roi d'Athènes (au nom Gardro également inventé). On apprendra d'ailleurs dans un instant que cet Alexandre était « cousin au troisième degré » du roi des Latins et que beaucoup de sénateurs romains étaient, soit des parents très proches du roi, soit de ses sympathisants !

[\[Plan\]](#)

7. Le combat et la mort d'Alexandre

Le récit du combat, qui se termine par la mort d'Alexandre et dont nous allons maintenant donner le détail, sort lui aussi de l'imagination très féconde du chroniqueur.

[p. 135] Quand approcha le jour fixé, Franbal, le roi des Latins, chevaucha vers Rome avec cinq cent chevaliers, destinés à lui faire honneur et à lui servir de conseil. Bien que les Romains eussent causé au roi des Latins un grave outrage, celui-ci comptait dans la ville de nombreux amis proches et fidèles, surtout chez les cent vingt sénateurs : beaucoup étaient des parents très proches et Alexandre, son adversaire, était son cousin au troisième degré.

[Du bonheur d'avoir un bon cœur] Le roi Franbal appartenait aux plus hauts lignages de la plus grande nation du monde et, à quoi bon dire le contraire, il avait à Rome une partie fort importante de nobles et de puissants, comme

des consuls et des sénateurs, qui, d'abord opposés à lui, étaient revenus ouvertement de son côté, car, dit-on, bon cœur ne peut mentir, si ce n'est contre sa volonté et son désir.

Quand le jour du combat fut arrivé, très richement armés, les deux champions prirent place dans un champ clos. Au moment de son entrée, le roi Franbal avait à sa suite plus de barons importants que le roi Alexandre, car tous ses amis étaient venus avec lui.

[Le premier champ clos] Ce fut le premier champ clos organisé en Europe pour un corps à corps. Quand les combattants furent en place, les sénateurs firent proclamer que nul ne vienne sur le terrain avant la fin du combat. Tout le monde alors fit silence. Le roi Franbal le premier s'adressa à Alexandre et lui dit : « Alexandre, que veux-tu dire d'autre sur moi et de moi que des choses bonnes et honorables ? »

Alexandre répond : « Je dis et je maintiens que tu es un traître : tu as exhorté traîtreusement les Gaulois à tenter de nous détruire pour qu'ils soient libérés de leur tribut, tu nous as vendus à eux et nous devons nous soumettre dans les deux ans, qui d'ailleurs seront bientôt passés. Je dis que tout cela est vrai, et je veux le prouver dans un corps à corps avec toi. »

« Alexandre, dit Franbal, tu ne t'es jamais trouvé dans un endroit où j'aurais si mal agi. Tu n'es donc pas sage de te battre contre moi sur base de mensonges proférés par d'autres. Tu t'en repentiras quand ce sera trop tard. Moi, je prétends le contraire de ce que tu as dit, je dis que tu mens et as menti, et je te forcerai à te dédire publiquement et ouvertement. »

[p. 136] Sur ces paroles, tous deux éperonnèrent leurs chevaux, se défiant mutuellement, lance baissée ; ils se rencontrèrent et se frappèrent avec une telle force que leurs deux écus furent fendus et percés, que leurs cottes de mailles furent abîmées et déchirées et qu'ils furent tous deux soulevés du dos de leur cheval, mais sans autre dommage. Cela fait, ils tirèrent leurs épées et luttèrent avec beaucoup d'ardeur.

Je vous raconterai le gros de la bataille, sans évoquer tous les coups qui furent échangés. Le roi Franbal asséna le premier coup d'épée sur le heaume d'Alexandre : il l'endommagea et blessa légèrement sa chair. Alexandre lui rendit un coup sur son heaume qu'il trancha jusqu'à sa coiffe, mais sans atteindre la chair.

Après cela, ils se lancèrent mutuellement plus de cent coups, bien souvent jusqu'à la chair, au point qu'ils saignaient très fort tant leurs plaies étaient nombreuses. Finalement, après d'autres échanges et après avoir longtemps ferrailé, ils descendirent de leurs destriers et s'affrontèrent très violemment à pied. On trouve dans le texte que les deux chevaliers étaient très forts. Toutefois Alexandre l'emportait par la jeunesse, ce qui lui donnait un grand avantage ; il était aussi plus grand et plus membré. Mais le droit était du côté de Franbal, qui était le plus audacieux du monde, qui était bien fait et de belle tournure, mais délicat.

À un moment, Alexandre lui donna un coup si puissant qu'il fendit son heaume et la coiffe de son haubert, lui arrachant de la chair et des cheveux. Alexandre dit alors à Franbal : « Mieux vaudrait pour toi reconnaître la grande trahison que tu as accomplie plutôt que mourir ici misérablement ; car maintenant il te faudra mourir. »

[Alexandre est tué] Quand Franbal entendit Alexandre, il fonça sur lui et des deux mains le frappa de son épée, avec tant d'énergie qu'il lui trancha la tête au-dessus des épaules et la projeta à plus de quarante pieds. Alors de tous côtés montèrent une grande clameur et de grands cris.

On aura remarqué avec quel soin le chroniqueur rapporte l'organisation du combat et ses règles, les soutiens accordés aux deux adversaires, les échanges verbaux qui ont lieu entre eux avant le début du combat, le combat lui-même en armure, d'abord à cheval puis à pied, les coups échangés. Tout ce rituel n'a rien à voir avec le monde romain. [\[Plan\]](#)

8. L'embuscade tendue au roi Franbal et sa mort sur la route du retour - Le désastre des Latins

Mais les hostilités ne s'arrêtent pas avec la mort d'Alexandre. Elles vont prendre plus d'ampleur encore et s'internationaliser, à plusieurs niveaux d'ailleurs. Nous allons maintenant raconter la suite, en résumant davantage les événements.

Les Latins, conformément aux usages dans ce genre de combat, doivent laisser Franbal et ses hommes retourner en paix dans leur pays. C'est ce qui se passe, mais certains d'entre eux ainsi que les proches de l'Athénien tué ne se sentent pas tenus par ces règles. Ils seront ainsi plus de deux

mille hommes à dresser une embuscade aux cinq cents chevaliers latins escortant Franbal sur le chemin du retour. Dans la dure bataille qui s'ensuit, Franbal tue un autre Athénien, Pyrame, un cousin d'Alexandre. Mais le déséquilibre des forces, trop important, provoque la défaite des Latins :

[p. 137] Quand les deux mille hommes embusqués [...] foncèrent sur les hommes du roi Franbal, ceux-ci se défendirent vigoureusement, en chevaliers d'élite qu'ils étaient. Franbal en effet avait amené avec lui les meilleurs qu'il put trouver parmi les trois mille chevaliers de son royaume. C'étaient les meilleurs du monde et ils tuèrent en tout quatorze cents Romains. Mais malgré cela, les Latins, épuisés, furent finalement défaits et tués, sauf trente-trois d'entre eux, qui prirent la fuite emmenant leur roi contre sa volonté.

[*Le roi Franbal défait*] Ainsi le roi Franbal fut défait et les Romains, victorieux, crurent même l'avoir tué. Ils ne pleurèrent pas leurs pertes et s'en retournèrent avec les sept cents hommes qui leur restaient, jurant qu'à l'été prochain, ils iraient conquérir tout le territoire des Latins. Mais ils ignoraient les douleurs et les peines que leur causerait le duc Clétus de Gaule, par qui toute l'affaire avait commencé et qui [p. 138] allait leur donner plus de mal que cela n'avait jamais été le cas précédemment.

9. La vengeance des Latins et la première internationalisation du conflit

On ne s'occupera pas trop des chiffres avancés par le chroniqueur pour s'intéresser à la remarque finale qui annonce les drames à venir. Et effectivement Franbal, qui a échappé de justesse à la mort, et son beau-frère Clétus veulent se venger. Ils vont réussir à se rallier la Flandre, la Bretagne et la Bourgogne qui vont désormais participer à la guerre. Ne relevons pas qu'au II^e siècle avant Jésus-Christ, il n'était pas encore question d'entités indépendantes comme la Flandre, la Bretagne et la Bourgogne. Nous oublierons cette projection anachronique dans le Moyen Âge, tout comme nous oublierons qu'au début du II^e siècle avant notre ère, l'époque où sont censés avoir vécu Clétus et Franbal, il y avait longtemps que les Latins n'existaient plus comme peuple indépendant de Rome²⁰.

Nous accepterons ces anachronismes, comme nous accepterons la constitution d'une immense armée de coalisés qui vont marcher sur Rome et qui, à leur arrivée devant la ville, précise le chroniqueur liégeois, seront cent quarante mille hommes (p. 143). Que va-t-il se passer ? [\[Plan\]](#)

10. La grande bataille autour de Rome - Le roi Franbal, tué, est reconduit et enseveli chez lui - Les Romains se replient dans leur cité

[p. 143] Un des sénateurs romains, Aristo, conseilla de sortir de la cité avec les hommes disponibles et d'affronter à l'extérieur les assaillants, fatigués et éprouvés par leur longue marche. Et c'est ce qu'on fit. Les Romains sortirent avec soixante mille hommes, confiant aux autres la garde de la cité.

S'ensuit une bataille épique, qui se termine par des dizaines de milliers de morts, dont celle du roi Franbal. Voici comment le chroniqueur en décrit les péripéties :

[p. 143] [*Bataille*] Une grande bataille s'y déroula. Elle dura longtemps, car elle commença vers la première heure et ne s'arrêta pas avant le coucher du soleil, quand la nuit sépara les combattants. Les Romains étaient excellents. Ils malmenèrent violemment leurs adversaires et l'emportèrent jusqu'à la neuvième heure, car des renforts leur arrivaient sans cesse : ils tuèrent au moins vingt mille de leurs ennemis. Mais quand les Sicambres virent [p. 144] cela, ils

²⁰ Pour donner un seul détail, la *Ligue latine*, une confédération à la fois religieuse et politique qui avait notamment pour but celui d'organiser une défense mutuelle contre les agressions extérieures, fut dissoute par Rome en 338 avant notre ère.

s'écrièrent « Gaule » et furent remplis d'un si grand courage qu'ils ne sentirent plus aucun accablement : ils étaient très valeureux. Ils firent alors bloc tous ensemble et attaquèrent les Romains avec une telle ardeur qu'ils les obligèrent à reculer de plus d'un bonnier²¹. Ils en abattirent plus de vingt mille qui moururent tous dans de grandes souffrances.

Pareil déchaînement de force surprit beaucoup les Romains. Ils se défendirent néanmoins avec un grand courage, mais cela ne servit à rien, car les Sicambres les massacraient avec acharnement, ce qui réjouissait beaucoup le cœur du duc Clétus et celui du roi Franbal. Tous deux lancèrent alors leur cri de ralliement et se portèrent dans la mêlée. Le duc Clétus frappa un sénateur, nommé Gaius, avec une telle force qu'il le fendit jusqu'à la poitrine ; puis il en tua un autre, appelé Perceval, ainsi que de nombreux chevaliers.

[Le roi Franbal est tué] Le roi Franbal tuait des Romains avec une telle rapidité que c'était prodigieux à voir. Quand les Romains aperçurent la tenue du roi Franbal, un vêtement de zibeline avec un léopard d'or, ils reconnurent en lui le responsable de la guerre. Ils l'encerclèrent, lui lancèrent piques et épieux, le terrassèrent et le tuèrent avant même que ses hommes ne se rendent compte de ce qui se passait.

La bataille alors se fit plus âpre : les Romains reprirent confiance en eux et coururent sus à leurs ennemis. Constatant leur fermeté, les Sicambres, piqués au vif, combattirent contre eux avec tant de courage qu'ils en tuèrent tellement que le champ de bataille fut entièrement couvert de cadavres.

Tous les Romains auraient été tués si la nuit ne les avait contraints à partir. Ils retournèrent dans la cité, mais des quarante mille combattants romains, seuls vingt mille rentrèrent : tous les autres étaient morts. Les Latins avaient aussi perdu au moins vingt mille hommes ainsi que leur roi. Mais, du côté des Sicambres, seulement sept cent quarante hommes perdirent la vie.

En ce qui concerne les morts, on appréciera l'écart dans les chiffres des pertes : les Romains et les Latins comptent chacun vingt mille morts dans leurs rangs, les Gaulois ne perdent que sept cent quarante hommes. Un des motifs récurrents dans le *Myreur* est la puissance des Gaulois, leur expérience militaire, presque leur invincibilité.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, on retrouve le cadavre du roi Franbal à qui on rend les honneurs funèbres (« on l'embauma après lui avoir retiré les viscères »), puis il fut reconduit dans son pays par quarante de ses chevaliers et enseveli dans le temple de Vénus. Après avoir signalé la mort de la reine Alexandrine, Jean fournit quelques précisions sur le type de cérémonie. On notera au passage qu'il appelle les païens Sarrasins. C'est habituel chez lui.

[p. 144] Quand la reine Alexandrine vit son seigneur mort, elle se pâma par deux fois sur lui et, la troisième fois, elle mourut. Elle fut ensevelie près de lui, et la cérémonie se déroula selon la religion en vigueur, car ils étaient Sarrasins et croyaient en plusieurs dieux. À cette époque le monde ne comptait que des Juifs et des païens : c'était avant l'Incarnation de Notre-Seigneur.

[\[Plan\]](#)

11. Les Gaulois commencent sans succès le siège de Rome. Ils se retirent pour aller dévaster le territoire romain pendant plusieurs années, puis reviennent assiéger la ville

Après la mort de Franbal, Clétus désigne son fils, Jobal, pour lui succéder comme roi des Latins. Puis les Gaulois entreprennent le siège de Rome. Ils semblent les seuls à être restés. En tout cas, dans la suite de son récit, Jean ne fait plus intervenir les autres membres de la coalition (Latins, Flandriens, Bretons et Bourguignons).

²¹ Un bonnier, aussi écrit bonier, est une unité de mesure de surface, anciennement utilisée dans les Flandres et les régions avoisinantes comme la Principauté de Liège. Ses dimensions peuvent varier d'un endroit à l'autre.

Mais le siège s'éternise et n'aboutit à rien. Les Gaulois décident alors de le lever temporairement, d'aller dévaster le territoire romain et de revenir plus tard assiéger Rome. Ils se dirigent d'abord vers le Nord où ils détruisent « les cités de Milan, de Pavie et beaucoup d'autres, ainsi qu'une grande partie des châteaux et des demeures fortifiées » ; puis vers le Sud, apparemment, « jusqu'à la mer de Brindes ». Ces opérations de destruction vont durer soit six ans (p. 145), soit sept ans (p. 146), sans que les Gaulois ne rencontrent, semble-t-il, la moindre opposition. Puis ils reviennent devant Rome, où les Romains, semble-t-il toujours, les ont paisiblement attendus. Dans tout cela, la vraisemblance, pour ne pas parler de l'historicité, n'est pas au rendez-vous. [\[Plan\]](#)

12. Nouvelle internationalisation du conflit : le monde grec entre en scène

Le retour des Gaulois va toutefois marquer un nouveau tournant dans les hostilités. On assiste en effet à une internationalisation du conflit, plus large encore que la première, avec l'entrée en scène d'abord du roi Agilfo avec ses Athéniens, ensuite de Synastor que Jean appelle « le roi de Grèce ». Ce sont les gens de Constantinople. Pour le chroniqueur, « les Grecs » et « les Athéniens » sont deux peuples différents et antagonistes. Voici le texte :

[p. 146] [*Les Sicambres reviennent devant Rome*] En cette même année [181 a.C.n.], les Sicambres revinrent devant Rome, après avoir, durant sept ans, dévasté le pays des Romains. Voyant cela, les Romains envoyèrent un chevalier à Athènes, chez le roi Agilfo, récemment couronné, pour lui demander son aide contre les Sicambres. Informé, Agilfo rassembla ses armées et se rendit à Rome pour aider les Romains à se défendre ; il amenait avec lui quarante mille hommes.

En fait mieux eût valu pour lui rester et défendre son pays, car il avait un ennemi qui lui avait longtemps fait la guerre et qui le détestait fortement, en la personne de Synastor, le roi de Grèce. Quand ce Synastor apprit que le roi Agilfo était parti à Rome pour soutenir les Romains contre le duc de Gaule Clétus, il [p. 147] s'en réjouit beaucoup. Il rassembla cent mille hommes, prit la mer et se rendit à Athènes. Il s'empara aussitôt de la ville ainsi que de tout le pays environnant, puis installa son fils, Poléno, comme roi d'Athènes. Il força tous les habitants du pays à lui rendre hommage et à lui prêter serment, puis retourna en Grèce.

Ainsi les Athéniens et les Grecs se trouvent maintenant entraînés eux aussi dans les guerres que se livrent en Occident les Romains d'un côté, les Gaulois et les Latins de l'autre. [\[Plan\]](#)

13. Les Gaulois s'emparent de Rome par la ruse et après une bataille sanglante - Clétus y installe ses fils comme gouverneurs

Quoi qu'il en soit – vraisemblablement avant l'arrivée des renforts athéniens, mais ce n'est pas dit explicitement – le duc de Gaule Clétus réussit à s'emparer de Rome en pleine nuit, par un coup d'audace et après une bataille sanglante :

[p. 147] [*Rome est conquise*] Les Sicambres qui se trouvaient devant Rome lançaient tous les jours des assauts contre la ville, sans réussir à s'en emparer. Un jour, le duc Clétus s'introduisit dans la cité pendant la nuit, à l'aide d'une échelle. Quand il fut à l'intérieur, il cria pour appeler ses gens. Les gardiens de la cité l'attaquèrent, mais il se défendit avec tant de force qu'il les retenait tous bloqués autour de lui.

Tandis qu'il se battait, les Sicambres lancèrent l'assaut aux cris de : 'Trahison', 'Trahison'. Les Romains crièrent 'Aux armes' dans toute la ville et s'armèrent. Mais cela ne leur réussit pas, car ils furent surpris : soixante mille hommes

pérent tués ; les autres s'enfuirent de la cité. C'est ainsi que Rome fut conquise par les Sicambres, si valeureux qu'ils acquirent là une grande gloire, en août de l'an 410 [179 a.C.n.].

Clétus y installe comme gouverneurs ses deux fils, Alexandre et Flandrin, avec une solide garnison de Gaulois. Quant aux Romains qui avaient pris la fuite, ils n'osèrent pas revenir : « craignant que le duc Clétus ne revienne assiéger Rome, s'ils chassaient ses enfants de la ville et les tuaient. » (p. 147).

14. Mort naturelle de Clétus et reprise de Rome par les Romains

La mort naturelle de Clétus qui survient en février 171 va permettre aux Romains de reprendre la ville :

[p. 148] En l'an 418 [171 a.C.n.], en février mourut Clétus, le vaillant duc de Gaule, qui avait affranchi son pays du tribut, comme on l'a dit. Le plus jeune de ses fils, dénommé Franco, lui succéda, car les deux autres régnaient à Rome, comme on l'a dit aussi. Le règne de Franco dura cinquante-trois ans.

[*Rome reconquise par les Romains*] Cette même année, on rapporta aux Romains et aux sénateurs qui avaient fui Rome lors de la conquête de la ville par Clétus, que celui-ci était mort. Quand ils apprirent cela, ils achetèrent d'abord avec une grosse somme d'argent une partie de la cité, puis entrèrent de nuit avec tous ceux qu'ils purent, en décembre de 419 [170 a.C.n.] [...] Ils pénétrèrent dans le palais durant la nuit, car les portes leur avaient été ouvertes dans le calme. Ils tuèrent aussitôt les deux maîtres de Rome, à savoir les deux fils du duc Clétus, Alexandre et Flandrin, qui régnaient depuis neuf ans.

Franco, le troisième fils et successeur de Clétus, n'osera pas intervenir pour les venger ; quant aux Romains, désormais libérés, ils n'oseront plus exiger un tribut des Gaulois parce qu'ils en avaient peur : « Aucune nation au monde n'était autant redoutée par les Romains que les Sicambres », écrira le chroniqueur. On a déjà dit que l'exaltation de la puissance gauloise était un des thèmes favoris du chroniqueur liégeois.

Telle est la fin de la *Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin*²².

*

Dans la présentation qui précède, nous n'avons plus rappelé que la narration principale était de temps à autre interrompue par quelques digressions secondaires, en l'espèce des notices portant sur des événements extérieurs : successions, guerres, spoliations de territoires, et cela dans différentes régions (Danemark, Zélande, Hollande, Hongrie, Égypte, Israël). Comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, présentation annalistique oblige. Les autres observations qui vont suivre ne porteront que sur la *Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin*. [\[Plan\]](#)

15. Des monstruosités historiques flagrantes

Faut-il redire que ce long récit nous entraîne dans un monde fort éloigné de l'histoire de l'antiquité en général et de la période où ces événements sont censés s'être produits, c'est-à-dire le début du

²² Si la *Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin* se termine ici, le lecteur n'en a pas fini pour autant avec l'histoire d'Agilfo, roi d'Athènes, et celle de son opposant, Synastor, roi de Grecs. Cette dernière avait été « amorcée » p. 146, lorsque les Romains, assiégés par Clétus et ses Gaulois, avaient demandé l'aide du roi d'Athènes. L'histoire de ces deux rois, entièrement fictifs faut-il le dire, va continuer et se développer en I, p. 149-159 *passim* [164-157 a.C.n.] Cfr [infra](#).

Ile siècle avant notre ère ? Nous disposons pour cette époque de sources suffisamment nombreuses et suffisamment précises sur l'histoire du monde romain et du monde grec pour pouvoir affirmer, sans hésitation, que la *Geste de Clétus* ne contient pas le moindre élément d'histoire authentique.

Nous avons ainsi relevé, au passage, ce que nous pourrions appeler des monstruosité s historiques de tout ordre, ne serait-ce que l'intervention active de peuples qui, au début du Ile siècle avant notre ère, n'avaient plus (comme les Latins) ou n'avaient pas encore (comme la Flandre, la Bretagne, la Bourgogne) d'existence indépendante comme tels, pour ne pas parler de la description précise d'institutions (les hommages qu'on rend à un suzerain) ou de rituels (comme le combat singulier « en champ clos ») inconnus sous la République romaine.

Et que dire des rapports que semblent entretenir Rome et Athènes au début du Ile siècle ?

Le récit de Jean accorde une place importante à un certain Alexandre, sénateur de Rome, mais qui est aussi le fils et l'héritier de Gardro, le roi d'Athènes. Alexandre est même accompagné à Rome d'un sien cousin, Pyrame. Preuve évidente de rapports privilégiés entretenus à cette époque par Rome et Athènes, des rapports qui se confirmeront d'ailleurs puisque Rome demandera l'aide du roi Agilfo, qui a remplacé sur le trône d'Athènes, le roi Gardro, père d'Alexandre.

Dans l'Histoire pourtant, Athènes, faut-il le préciser, n'a plus de rois depuis des siècles. Et Jean d'Outremeuse, en principe, doit le savoir, puisqu'il a lui-même signalé à la [p. 87](#) du *Myreur*, dans la liste des événements de l'an 680 a.C.n. que le dernier roi d'Athènes, Flexias, était mort cette année-là sans héritier, et que les Athéniens avaient décidé qu'ils n'éliraient plus de rois, mais désigneraient dorénavant des *balhies* (= « des archontes »).

Que devons-nous penser dans ces conditions du trio de rois athéniens que présente ici le chroniqueur liégeois : Gardro, père d'Alexandre, Agilfo, qui a succédé à Gardro, et l'usurpateur Poleno que Synastor installe sur le trône d'Athènes ? La conclusion à tirer est qu'on est dans l'imaginaire, dans la fantaisie historique, que ces rois d'Athènes sont fictifs, comme sont fictifs aussi d'ailleurs le nom et la fonction de Synastor, « roi des Grecs » et rival d'Athènes. [\[Plan\]](#)

16. Des personnages fictifs

C'est qu'à côté des événements, il y a aussi beaucoup de personnages dont on ne retrouve aucune trace, non seulement dans l'Histoire mais même dans les autres textes que ceux de Jean d'Outremeuse.

On vient de parler des rois d'Athènes. Mais les protagonistes de la geste, Clétus et Franbal, eux aussi sont tout à fait fictifs, ainsi d'ailleurs que ceux de leur entourage. Du côté gaulois, Clétus est père de trois enfants, Alexandre, Flandrin et Franco. Il a une sœur, nommée Alexandrine, qui a épou-

sé le roi latin Franbal. Le Clétus, duc des Gaulois, et Franbal, roi des Latins, sont ainsi devenus beaux-frères. Le couple Franbal-Alexandrine a donné naissance à un garçon nommé Jobal. Toute une famille est ainsi mise en scène. C'est l'occasion de dire que Jean d'Outremeuse soigne toujours dans ses récits les liens familiaux et généalogiques.

Du côté romain, les deux consuls qui commandent les forces romaines contre Antiochus sont nommément désignés, Gorgus et Nerva, mais leurs noms n'apparaissent pas dans les sources romaines ; chacun d'eux a un fils, dont les noms sont fournis par Jean, respectivement Astrobolus et Aristo ; ils sont eux aussi absents de notre documentation.

Et pour ne rien oublier, on pourrait encore citer Ysradra, le frère d'Antiochus, qui mourra dès le début de l'histoire sous les coups de Clétus, lorsque celui-ci viendra, avec ses Gaulois, aider les Romains en difficulté.

Tous ces personnages, soigneusement nommés, sont là pour « faire vrai ». Ce sont des personnages de roman, disons plutôt d'épopée. [\[Plan\]](#)

17. Une forte densité d'éléments épiques

L'ensemble du récit, pour les thèmes comme pour la forme, se déroule sur le mode épique. On a fait allusion plus haut, au début de la deuxième partie, aux thèmes qu'on rencontre habituellement dans ces textes, généralement longs voire fort longs, très éloignés du genre de la chronique. On n'y reviendra pas ici. On relèvera simplement l'exacerbation des sentiments dans les discussions ou dans les combats, qui se traduit par des colères, des serments, des injures, des violences verbales et physiques. On relèvera aussi les nombreux détails précis sur l'organisation d'un duel, destiné à laver l'honneur d'un accusé. On a vu cet accusé refuser de combattre contre un adversaire qu'il estime de rang inférieur au sien et qui est d'ailleurs injurié. Ensuite, une fois l'adversaire trouvé, le défi doit lui être lancé selon les usages, le terrain doit être choisi, le jour de la rencontre doit être fixé. Ces détails mis au point, le combattant étranger peut retourner dans son pays après avoir accepté de se présenter à Rome au jour dit. Il ne vient pas seul, mais accompagné par une imposante escorte. Mais tout ne se passe pas nécessairement selon les règles : elles sont violées, et leur violation aboutit à des embuscades, à des assassinats.

Les exagérations épiques sont nombreuses, qu'elles portent sur le nombre des combattants et le chiffre des pertes, sur le déroulement des batailles et sur la description précise des blessures. Il suffit de relire les textes pour les repérer. Bornons-nous à en citer quelques-unes en vrac : « Clétus, très courageux, se retourna et frappa Nerva. Il lui fendit le heaume et la coiffe, lui coupa une oreille, puis, s'approchant de lui, il l'attrapa par les bras, lui enfonça son épée dans le fondement et le tua. » (p. 131) ; « On tua tellement de gens que peu en réchappèrent : vingt-neuf mille morts gisaient dans les

champs » (p. 132) ; « ils se lancèrent mutuellement plus de cent coups, bien souvent jusqu'à la chair, au point qu'ils saignaient très fort tant leurs plaies étaient nombreuses » (p. 136) ; « Quand Franbal entendit Alexandre, il fonça sur lui et des deux mains le frappa de son épée, avec tant d'énergie qu'il lui trancha la tête au-dessus des épaules et la projeta à de plus de quarante pieds. » (p. 136).

*

La chose est claire. Sous la plume de Jean d'Outremeuse, les aventures des deux héros sont rendues dans un récit fort éloigné du style sec, factuel, propre à la chronique. Leur *Geste* ne correspond à rien d'historique. Elle transporte le lecteur en pleine fiction, dans une sorte d'épopée sortie de l'imagination débridée d'un auteur qui semble adorer ce genre de littérature.

La *Geste de Clétus et de Franbal* est exemplative de ce type d'ensembles narratifs, au caractère épique très net, s'inscrivant hors de l'Histoire authentique et relativement longs. On peut en identifier de nombreux autres dans *Ly Myreur*, parfois moins nettement délimités peut-être mais présentant des caractéristiques identiques. Nous en avons choisi deux, un peu plus courts, mais également significatifs. Ils font intervenir César. [\[Plan\]](#)

C. Un premier récit épique mettant en scène César : La *Geste de Théodogus de Barbastre*

[*Myreur*, II, [p. 213](#), [p. 215-218](#)]

Nous avons appelé le premier *Geste de Théodogus de Barbastre*. Le titre est un peu court. Nous aurions pu ajouter d'autres noms, celui d'Yborus le Gaulois, celui d'Hanigos le Breton, deux personnages au rôle non négligeable, ainsi que celui du grand César qui vient donner à l'épisode la touche finale. L'intervention des Latins, au début de l'histoire, est plutôt accessoire. Mais commençons par présenter les personnages.

1. Théodogus

Le nom de Théodogus apparaît brièvement dans deux notices ([p. 174](#) et [p. 175](#)) rapportant des événements qui se passèrent d'abord chez les Latins, puis à Rome, respectivement dans les années 484 et 486 de la transmigratio²³ [105 et 103 a.C.n.]. Il y est question d'un détail insignifiant, la succession de Junius, roi des Latins, puis d'un élément qui l'est beaucoup moins, à savoir la naissance de Jules César. Cela permet au narrateur de mettre en évidence la parenté qui, selon lui, existe entre Théodogus, notre protagoniste et Jules César.

²³ Jean d'Outremeuse compte ici en années « de la transmigratio », c'est-à-dire de l'exil à Babylone, qui commence en l'an 589 avant notre ère.

[p. 174] Cette même année [484 = 105 a.C.n.] mourut Junius, le roi des Latins ; son fils aîné Janianus devint roi et régna quarante ans. Ce roi Junius avait deux fils et une fille : l'aîné, qui s'appelait Janianus, succéda comme roi à son père ; l'autre, Théodogus, fut roi de Barbastre. La fille, appelée Julia, épousa un grand sénateur de Rome, du nom de César. [...]

[*Naissance de Jules César*] En l'an 486 [103 a.C.n.] [p. 175] naquit Jules César ; il fut appelé Julius parce que sa mère s'appelait Julia. Elle était fille du roi Junius des Latins, sœur de Janianus, roi des Latins et de Théodogus, roi de Barbastre. Le nom César lui vient du sénateur César, son père cité ci-dessus.

Les événements et les personnages cités ici n'appartiennent pas à l'Histoire mais à l'Imagination de Jean, à deux exceptions près bien sûr, celle de Jules César et celle du nom de sa *gens* (sa famille) : César et son père appartenaient à la *gens Iulia*, la famille des *Iulii*, une famille patricienne d'importance mineure, mais romaine. Dans l'Histoire, la mère s'appelait Aurelia Cotta et appartenait à la *gens Aurelia*, une famille patricienne également, romaine donc, plus noble toutefois que la *gens Iulia*. Ainsi donc, dans l'Histoire toujours, ni Jules César, ni son père, ni sa mère ne sont d'origine latine ; ils ne sont apparentés d'aucune manière à un roi latin.

D'ailleurs, au moment de la naissance de Jules César, il y avait des siècles que, dans l'Histoire, il n'existait plus de peuple latin indépendant, et donc de familles royales latines (cfr plus haut). Nous avons déjà dit que Jean adore les généalogies et qu'il a le sens de la famille, dans son *Myreur* en tout cas. Celle qu'il met ici en scène se compose d'un roi Junius qui laisse en mourant le pouvoir sur les Latins à son aîné, Janianus, tandis que son cadet, notre Théodogus, devient roi de Barbastre, une ville d'Espagne (on y reviendra dans un instant) et que sa fille, Julia, épouse un sénateur romain et devient la mère du grand Jules César. Cette famille-là sort entièrement de l'imagination du narrateur. Lequel ne poursuit qu'un but : poser une parenté étroite entre Théodogus et le grand Jules César. Il en aura besoin plus tard dans son récit. [\[Plan\]](#)

2. Barbastre

Ce Théodogus est donc censé devenir roi de Barbastre. Et Barbastre (*Barbastro*) a une existence historique. C'est le nom d'une ville espagnole dans l'actuelle province de Huesca (Aragon), célèbre dans l'histoire de la *Reconquista*. Prise par les Arabes en 711, elle fut récupérée par les chrétiens (temporairement d'ailleurs) en 1064 lors de la croisade dite de Barbastro. L'opération a laissé des traces importantes dans la littérature médiévale.

Il existe en effet une chanson de geste (en français), appartenant au *Cycle de Guillaume d'Orange*, intitulée *Le Siège de Barbastre* et datant selon toute vraisemblance du début du XIII^e siècle²⁴. Ce *Siège de Barbastre* a servi de modèle au XIII^e siècle à Adenet le Roi, qui l'a « remanié » dans son

²⁴ *Le Siège de Barbastre*, édité par Bernard Guidot, Paris, Champion, 2000, 484 p. (Les classiques français du Moyen Âge, 137) – *Le Siège de Barbastre*, traduction en français moderne par Bernard Guidot, Paris, Champion, 2002, 372 p. (Traductions des classiques français du Moyen Âge, 63).

poème intitulé *Buevon de Conmarchis*²⁵. Il faut préciser immédiatement que le contenu du *Siège de Barbastre* n'a aucun rapport avec le récit de Jean et qu'aucun des personnages du *Siège* ne porte le nom de Théodogus²⁶. [\[Plan\]](#)

3. Yborus le Gaulois et Hanigos le Breton

Après ces informations sur Théodogus de Barbastre aux p. 174 et 175, il faudra attendre près de quarante pages et l'année 62 a.C.n. pour voir apparaître deux autres protagonistes : Yborus et Hanigos (écrit parfois Hanygos) :

[p. 213] En l'an 527 [62 a.C.n.], après un long règne, Priam, duc de Gaule, mourut. Son fils Yborus lui succéda comme duc et régna durant quarante ans. [...]

[*Théodogus d'Espagne*] À ce moment-là [61 a.C.n.] éclata une guerre de longue durée, entre Hanigos, roi de la Petite-Bretagne, et le roi Théodogus de Barbastre en Espagne ; ce dernier était l'oncle de Jules César et frère de sa mère Julia.

Dans *Ly Myreur*, le nom d'Yborus, tout comme celui de Priam d'ailleurs, a été porté à plusieurs reprises par les ducs de Gaule. Rien d'étonnant donc qu'un Yborus succède à un Priam dans ce pays. Le nom d'Hanigos (ou Hanygos) est beaucoup plus rare. Il n'apparaît qu'ici dans *Ly Myreur* : c'est un Breton, roi de la Petite-Bretagne. À cette époque-là, ces deux personnages sont en guerre depuis longtemps, signale le chroniqueur qui ne fournit aucune explication à ce long conflit. Il estime par contre utile de rappeler à son lecteur les liens rattachant Théodogus à Jules César : « Théodogus était l'oncle de Jules César et le frère de sa mère Julia ». Le lecteur ne doit pas oublier que César doit intervenir.

Tout est maintenant en place pour que puisse commencer *l'Histoire (ou la Geste) de Théodogus de Barbastre, d'Yborus de Gaule et d'Hanigos de Bretagne*. Pour faire bref, nous parlerons dorénavant de la *Geste de Théodogus de Barbastre*. [\[Plan\]](#)

4. Le sort malheureux d'Hanigos

En réalité, le récit proprement dit ne commencera que deux pages plus loin ([p. 215-218](#)). Il ne se déroulera d'ailleurs pas d'une seule traite, entrecoupé qu'il sera par d'autres informations, mais ces présentations « éclatées » – nous le savons maintenant – sont courantes.

²⁵ Cfr l'édition d'A. Henry, *Les Œuvres d'Adenet le Roi. Tome II. Buevon de Conmarchis*, Bruges, 1953 [réimpr. Genève, Slatkine, 1996]. Le chapitre II : *Buevon de Conmarchis* et le *Siège de Barbastre*, p. 17-35, est consacré à l'analyse des rapports entre les deux œuvres. – Cfr aussi, sur cette dernière question, l'article de C. Cazanave, *Quand les correspondants épiques d'une vraie croisade s'ouvrent de plus en plus largement au romanesque : du "Siège de Barbastre" assonancé au Barbastre du "Roman en prose", constat de quelques transformations*, dans *L'Épique : fins et confins*, Besançon, 2000, p. 61-92.

²⁶ Jean n'utilisera plus le nom de Théodogus dans la suite du *Myreur*, mais mentionnera encore le nom de la ville en III, 112.

[p. 215] [*Bataille en Bretagne*] En ce temps-là se multiplièrent les guerres entre le roi Théodogus de Barbastre et Hanigos, roi de la Petite-Bretagne. Le 13 juin de l'an 530 [59 a.C.n.], ils s'affrontèrent en une bataille vraiment horrible et violente, dans laquelle les Bretons furent vaincus : il y eut dans leurs rangs soixante mille morts et prisonniers, et les rescapés prirent la fuite.

Une fois Hanigos sérieusement battu et obligé de se retirer, Théodogus de Barbastre croit pouvoir vivre dans la paix et en pleine confiance. En fait Hanigos veut se venger. Il demande « amitié et alliance contre les Espagnols au duc de Gaule Yborus ». Cela lui est accordé et...

[p. 215] [*Les Bretons vont en Espagne*] Le 4 mai 532 [57 a.C.n.], les Bretons ainsi que les Sicambres prirent la mer : en tout au moins cent mille hommes. Ils pénétrèrent en Espagne, semant partout la destruction, brûlant les villes et rasant les châteaux. Ils mirent tous leurs adversaires en fuite jusqu'à la cité de Barbastre, qu'ils assiégèrent. Tout cela surprit [p. 216] grandement le roi.

Il montra néanmoins beaucoup de détermination à défendre sa cité, mais sans résultat, car les Sicambres, qui étaient faits pour la guerre, l'attaquèrent avec une telle bravoure qu'en moins de trois jours ils en eurent percé les murailles et fait la conquête. Ainsi la cité de Barbastre fut-elle prise. Le roi Théodogus se réfugia dans un temple dédié à ses dieux. En réalité, cela ne lui servit à rien. Hanigos le poursuivit avec de nombreuses forces et lui coupa la tête dans le temple même.

Théodogus avait trois fils. Les deux aînés furent décapités avec lui ; le plus jeune, nommé Pélée, réussit à sortir de la ville à cheval, déguisé en valet d'écurie, et à gagner Rome, où il alla trouver César rentré depuis peu de ses campagnes :

[p. 216] Pélée descendit de sa monture, vendit son cheval et acheta de beaux vêtements mieux adaptés à sa personne. Il monta alors au palais, où il trouva Pompée et Jules César son cousin, revenu depuis deux mois d'Allemagne, après de nombreuses conquêtes [...]. Pélée s'agenouilla devant eux, puis dit à Jules : « Sire, je suis le fils de votre oncle Théodogus, roi de Barbastre, à qui les Bretons ont coupé la tête. » Et il raconta tout ce qui s'était passé.

Quand Jules César apprit cela, il fut très en colère et jura par tous ses dieux qu'il détruirait les Bretons et les Sicambres, qu'il les rendrait tributaires des Romains et qu'il les mettrait en servage. Alors il réunit [p. 217] au palais tous les sénateurs et leur demanda l'autorisation d'usage, prévue par les statuts de Rome, pour aller combattre les Sicambres, qui avaient tellement défié les Romains et leur avaient causé tant de maux et de torts. Il voulait en faire des tributaires de Rome. On lui accorda cinq ans, terme normal à Rome, pendant lequel il pourrait rester en fonction et pas plus.

Telle serait donc, selon le chroniqueur, l'origine de la « Guerre des Gaules ». On aura noté au passage les préoccupations institutionnelles (autorisation du sénat, durée du mandat accordé à César) et notamment le fait que le Sénat autorise les opérations militaires contre les Gaulois. [\[Plan\]](#)

5. La vengeance de César

César commencera la « Guerre des Gaules » en attaquant les Bretons. Nous ne retiendrons ici que la première partie de ses opérations, en l'espèce la vengeance qu'il va tirer d'Hanigos, le meurtrier de son oncle. Cette vengeance, faut-il le préciser, est aussi imaginaire que ne l'était la conquête de Barbastre par les coalisés bretons et gaulois.

[p. 217] Jules César commença par la Petite-Bretagne. Une fois arrivé là, il incendia et ravagea le pays. Il fit la conquête de plusieurs villes, s'empara par la force de toutes les forteresses et tua tous les hommes qu'il y trouva. Il saisit le roi Hanigos, le fit se déshabiller complètement ; celui-ci implora sa pitié en échange d'un grand trésor. Mais Jules répondit : « J'aurai pour toi la même pitié que celle tu en as eue pour le roi Théodogus, mon oncle, et pour mes cousins, ses enfants. » Alors Jules exerça sur lui une vengeance si cruelle que tout le monde en parla, ce qui dès lors fit que César suscita beaucoup de crainte.

[Grand martyre du roi Hanigos] Jules fit prendre un rasoir bien tranchant, fit coucher sur une table le roi Hanigos, bien lié ; il fit tailler sur son dos un lambeau de peau de quatre doigts de large, de la tête aux pieds, puis il fit laver la plaie avec du vinaigre, la fit saler de chaux vive, en le laissant ainsi jusqu'au lendemain, où il fit faire une autre entaille, avec tous les procédés décrits ci-dessus, et ainsi de suite, durant neuf jours. Pour soutenir Hanigos, il lui faisait donner à boire et à manger des électuaires qui le maintenaient en vie. Après neuf jours, Jules le fit suspendre par les cheveux à un pilier et, un jour, lui fit arracher toutes les dents de la bouche avec des tenailles d'acier. Ensuite il lui fit arracher toute la barbe, par petits coups, et ôter tous les ongles des pieds et des mains. Après, [p. 218] il lui fit couper les oreilles et crever les yeux. Puis, il lui fit couper un bras près de l'épaule et introduire dans la plaie un fer chaud. Dès lors Hanigos ne put plus vivre et mourut dans de grandes douleurs. Finalement Jules lui fit trancher la tête, le fit réduire en cendres, qu'il fit jeter au vent au-dessus de la mer. Telle fut la grande et juste vengeance que Jules César infligea au roi Hanigos de Bretagne, pour la mort de son oncle le roi Théodogus de Barbastre.

6. La portée de l'histoire

Quelle peut être la portée de ce récit, fictif et complexe, mais sans rapport avec l'Histoire authentique ? Quelle image le chroniqueur veut-il donner de César, car c'est lui finalement le personnage central de l'histoire ? Ce supplice atroce est présenté par le chroniqueur comme une « grande et juste vengeance » (*Chu fut la grant justiche et venganche*). Pour notre part, nous avouons ne pas très bien décoder le « message » ici transmis.

J. Leeker, qui a étudié l'anecdote²⁷, met en évidence l'importance des rapports de parenté oncles-neveux, des « rapports épiques typiques dans l'ancienne littérature française », précise-t-il. Cela peut faire comprendre que César ait vengé le meurtre de Théodogus et de sa famille en mettant à mort Hanigos, qui en était le responsable, mais cela n'explique pas du tout l'atrocité, pour ne pas dire, le sadisme de cette vengeance. En la matière, la vengeance de César est une pièce d'anthologie.

[\[Plan\]](#)

7. Des passages parallèles

Il semblerait que Jean d'Outremeuse ait été « attiré » par ce type de supplice. Il est frappant en effet de le retrouver ailleurs dans *Ly Myreur*, et à deux reprises.

D'abord dans la version, totalement fictive, que donne Jean de la mort de Julien l'Apostat. Il faut avant tout préciser que ce dernier, après deux années de règne, a été tué le 26 juin de l'an 363 de notre ère, lors d'une guerre contre les Perses de Sapor. Dans l'Histoire, il n'a jamais été fait prisonnier et torturé par le roi Sapor. Voici pourtant le récit que Jean donne de sa mort :

[II, p.79] *[Julien l'empereur fut écorché et mis à mort, et ses gens furent défaits]* L'empereur Julien l'Apostat fut capturé de force. Le roi le fit lier sur une table et ordonna de lui tailler trois fois chaque jour une bande de la peau de son dos, en faisant saler la blessure avec de la chaux vive. Julien vécut ainsi sans boire et sans manger durant trois jours, en criant à haute voix, d'après saint Jérôme : « Tu m'as vaincu, Jésus de Galilée, tu as vaincu » ; puis il mourut. Alors le roi Sapor le fit jeter à la mer. Ainsi mourut Julien l'Apostat, le huitième jour du mois de septembre.

²⁷ J. Leeker, *Die Darstellung Cäsars in den romanischen Literaturen des Mittelalters*, Francfort, 1986, p. 122-123 (Analecta Romanica, 50).

En imaginant cette fin atroce pour Julien, le chroniqueur liégeois est bien dans la ligne du *de mortibus persecutorum*, l'ouvrage historico-théologique terminé entre 316 et 321 et où Lactance présente comme des châtiments divins les morts affreuses qui frappent les empereurs persécuteurs. Mais le *de mortibus* a été terminé bien avant le règne de Julien l'Apostat.

L'ouvrage de Lactance contient toutefois une donnée intéressante. Pour bien la comprendre, il faut savoir que dans l'Histoire un empereur romain a été historiquement fait prisonnier par les Perses et est mort en captivité : Valérien en 260 de notre ère. Un épisode que Jean n'a d'ailleurs pas enregistré dans le *Myreur* ; selon lui, Valérien a été assassiné à Milan par des parents du roi Priam que l'empereur romain avait fait exécuter (*Myreur*, II, p. 29-30).

Lactance, davantage fidèle que Jean aux réalités historiques, traite de la captivité de Valérien et des humiliations qu'il a dû subir (*De mortibus*, V, 1-6). Il en signale deux. La première est ce que nous appellerons « le motif de l'escabeau » : « Sapor obligeait le Romain à tendre l'échine pour lui servir de marchepied, chaque fois qu'il lui prenait la fantaisie de monter à cheval ou sur son char ». C'est la plus couramment citée. La seconde humiliation est fort différente et nous met peut-être sur une piste : « Lorsque Valérien eut, au milieu de pareil déshonneur, atteint le terme d'une vie infâmante, on lui ôta la peau et on la teignit en rouge après l'enlèvement des viscères, pour la placer dans un temple des dieux barbares, en commémoration d'une si éclatante victoire ».

Ce motif de l'écorchement ne pouvait pas servir à Jean pour Valérien, assassiné selon lui à Milan. On peut se demander si le chroniqueur ne l'a pas retenu pour sa biographie de Julien, en le transformant profondément d'ailleurs puisque, dans *Ly Myreur*, il ne s'agit plus d'un écorchement *post mortem* mais d'un supplice appliqué avec sadisme à une personne vivante. Cette mort atroce, infligée par les Perses – et par Dieu – à un autre persécuteur, restait conforme à un des thèmes développés dans le *de mortibus* : les princes tolérants sont récompensés par une mort paisible ; les persécuteurs des chrétiens en revanche connaissent des morts atroces²⁸.

On pourrait aussi évoquer le châtiment du même type que, toujours selon Jean, Attila aurait infligé au chevalier Abafis, qui lui avait vendu la cité de Cologne : *ly coupoient cascon jour une corioie sour son dos, de chief jusqu'à piés desous, et puis le saloient de seil* (*Myreur*, II, p. 114). Jean d'Outremeuse semble bien être le seul à évoquer le nom et le châtiment du traître, absent de l'index et des développements sur Cologne chez E. Bozoky, qui ne dit mot d'une pareille vente de la cité²⁹. [\[Plan\]](#)

²⁸ D'autres détails dans notre introduction à la vie de Valérien, *Myreur*, II, p. 26b-37a.

²⁹ E. Bozoky, *Attila et les Huns. Vérités et Légendes*, Paris, 2012, 312 p.

D. Un second récit épique mettant en scène César : son duel avec Sédros, roi de Tongres

[Myreur, I, [p. 244-247](#)]

Pas plus que les deux passages analysés précédemment, le récit qui sera maintenant présenté n'a de rapport avec l'Histoire authentique. Bien qu'il soit construit sur un personnage réel (César) et sur une ville réelle (Tongres), son contenu est entièrement fictif³⁰.

Pour l'essentiel, il raconte la conquête de Tongres et l'imposition d'un tribut à la ville par Jules César à l'époque du troisième roi Tongris, les réalisations de son successeur, Sédros, et le refus de celui-ci de payer le tribut, les hostilités qui s'ensuivent entre César et Sédros, le duel épique entre eux, leur réconciliation, la construction à Tongres d'un palais de César et la nomination de Sédros comme sénateur de Rome.

Voyons maintenant ce qui concerne directement notre sujet et qui débute en I, p. 244.

[\[Plan\]](#)

1. Les antécédents

Comme l'histoire de Tongres, commencée plus haut, avait été longuement interrompue par la biographie de Virgile, le chroniqueur procède d'abord à un très bref rappel des faits : « Sachez (= vous savez) que César avait conquis Tongres et l'avait soumise au tribut de Rome, sous Tongris, troisième roi de Tongres ». Puis il annonce son sujet : « Je vais vous parler de Sédros, quatrième roi de Tongres, et de Jules César, les deux meilleurs chevaliers du monde (*qui astoient les dois miedres chevaliers de monde*) ». Le ton – épique – est donné.

Mais avant d'entamer le récit proprement dit, le chroniqueur éprouve encore le besoin de préciser deux choses. D'abord la puissance de Tongres à l'époque. Sous Tongris, père de Sédros, puis sous Sédros lui-même, la ville et sa région se sont fort développées ; le puissant château de Chèvremont notamment a été construit et de nombreuses cités ont été fondées. Ensuite les raisons de la guerre. En 45 a.C.n., le tribut n'avait jamais été payé. Jules César s'est impatienté et l'a réclamé, mais Sédros a refusé.

Le lecteur sait maintenant pourquoi Tongres est assiégée par les Romains et qu'une bataille meurtrière et indécise est en cours.

[p. 245] [*Grande bataille*] Là commença une redoutable bataille entre les Romains, au nombre de cent mille, et les Tongriens, qui étaient soixante mille. Qui aurait vu là Jules César tuant les Tongriens et les pourfendant, l'aurait jugé le meilleur chevalier du monde, car il taillait dans le fer comme si c'était du plomb. Mais comme Tongris [fils de Sédros] l'avait désarçonné à deux reprises, César était mortifié. Sédros de son côté massacrait les Romains, se comportant en brillant chevalier. Jules César tua Tygris, le seigneur de Moulins, Arnars, le seigneur de Tilff, et plus de vingt-

³⁰ Il a été traité par J. Leeker, *Die Darstellung Cäsars in den romanischen Literaturen des Mittelalters*, Francfort, 1986, p. 26, p. 135-136, 144-145 (Analecta Romanica, 50).

quatre autres guerriers. Le roi Sédros tua les sénateurs Tybault, Fonqueris, Calasdrus, Ebroch, Gordien, Enguerrand. Il chargeait tous les preux ennemis, et cherchait toujours à frapper les plus valeureux.

[\[Plan\]](#)

2. Le duel entre Sédros et César

Au cours de cet affrontement général, les deux protagonistes finissent pas se rencontrer face à face. Les coups qu'ils échangent alors « sont si violents qu'ils sont tous les deux jetés à terre ». C'est alors que César fait à son adversaire une proposition. Les deux armées se retireront ; les deux chefs combattront seuls après avoir précisé les conditions et les enjeux ; le vaincu acceptera celles et ceux du vainqueur.

Le combat singulier, que va longuement décrire Jean, se terminera non par la mort d'un des combattants mais par un geste chevaleresque.

[p. 245] *[Grand affrontement entre Sédros et Jules]* Jules César le voit, saisit une épée et pique vers Sédros. Celui-ci ne le craint pas du tout, il saisit lui aussi une lance et pique vers lui. Les coups échangés étaient si violents que les deux adversaires furent jetés à terre. Cela irrita vivement Jules, car jamais un homme seul ne l'avait ainsi malmené. Mais son courroux était injustifié, car il avait à faire à un guerrier aussi fort et vaillant que lui. Jules avait alors cinquante-huit [p. 246] ans. Il ne régna plus que trois ans après cela.

Alors, très irrité, César vint vers Sédros et dit : « Seigneur roi, laissons cette querelle, retirez vos hommes et nous retirerons les nôtres. Retrouvons-nous tous les deux demain matin et luttons entre nous aux conditions suivantes : si je gagne, vous tiendrez de moi votre terre moyennant tribut, comme les autres ; et si je suis vaincu, nous serons quittes. » Sédros dit : « Par Dieu, nous sommes d'accord ». Alors les deux camps sonnèrent la retraite.

[Sédros se bat contre Jules César] Les Tongriens rentrèrent à Tongres et les Romains dans leurs tentes. Ils se reposèrent cette nuit-là mais, le lendemain, les deux rois, ayant repris leurs armes, se battirent très vaillamment. Au premier contact, tous deux furent jetés à terre ; ils se relevèrent et tirèrent leur épée. Ils coururent l'un contre l'autre et frappèrent à l'envi d'estoc et de taille, recourant souvent à la ruse. La bataille fut acharnée, car Jules était très fort, et Sédros très courageux, fier et entreprenant. Il frappa Jules avec force et fendit son heaume ; si l'épée de Sédros n'avait pas été déviée, Jules serait mort. Il sentit le coup, et, déchaîné, frappa le casque du roi Sédros, qu'il fendit, déchira sa cotte de maille et le jeta à terre. Sédros était tout chancelant, presque sur les genoux ; mais il reprit courage et frappa le casque de Jules, le fendit, perça sa cotte de maille et le jeta à terre ; il brisa son armure, entailla sa chair, tandis que du sang coulait de ses cheveux sur son visage.

[p. 246] Jules s'inclina alors vers le sol ; en son cœur il admirait beaucoup le roi Sédros et dit n'avoir jamais, de toute sa vie, rencontré un homme si semblable à lui-même en tous points ; mais s'il le pouvait, il lui ferait sentir la force de son épée. Il asséna un coup à Sédros et mit en pièces son armure au niveau de l'épaule droite. Sédros sentit l'épée s'abattre et fit un pas de côté, évitant ainsi d'avoir le bras tranché. Il rendit à l'empereur le coup donné, lui en assénant un avec tellement de force que César tomba [p. 247] sur les genoux.

Quand Sédros le vit ainsi, il lui dit : « Sire, comment allez-vous ? Je vous demande de renoncer à un combat qui pourrait coûter cher. Si vous me tuez, quelqu'un me vengera et, si je vous tue, jamais je ne cesserai d'être en guerre. Chacun y gagnera en cessant le combat. Par respect pour vous et pour votre couronne, je me rends à vous comme un vaincu ». Et il lui donna son épée.

Ainsi donc, à un moment du combat très violent et très dangereux pour deux adversaires de forces égales, César se trouve en position délicate, mais Sédros ne veut pas en profiter. Il pose un geste chevaleresque : il tend son épée à César. Celui-ci va alors renoncer à ses exigences initiales :

[Jules est battu par Sédros - Tongres ne paye pas tribut] L'empereur voit l'épée, la prend et dit : « Tu as remporté le prix ; tu es sage, tu sais montrer la noblesse de ta nature et tu y gagneras beaucoup. Tu tiendras de moi la cité de Tongres, qui, sinon, ne serait pas dispensée de tribut. Désormais et pour toujours, ni toi, ni tes héritiers ne paierez de tribut ; à ce sujet, je te donnerai des lettres scellées. » Sédros, entendant cela, s'agenouilla, le remercia vivement et fit acte d'allégeance. Ainsi fut conclu leur accord. Rentrés à Tongres, ils y furent beaucoup fêtés trois jours durant.

[\[Plan\]](#)

3. La réconciliation et l'entente

Ainsi donc les deux adversaires, impressionnés l'un par l'autre et s'admirant mutuellement, se réconcilient et Tongres se voit dispensée du tribut. Mais leur entente nouvelle ne s'arrête pas là. L'empereur romain fait construire à ses frais un palais à Tongres, « très grand, plus grand que tous ceux de Rome ». Et rentré à Rome, « il fit un vif éloge de Sédros devant les sénateurs, leur racontant le combat et jurant par Mars et Jupiter que Sédros, en l'absence de cet accord, l'aurait emporté ». Élu sénateur romain, Sédros part à Rome après avoir confié Tongres à son fils Lotringe.

Après l'assassinat de César, il deviendra un des favoris d'Octave (p. 248), fera la guerre avec lui en Égypte où il tuera Ptolémée (p. 265) et reviendra plus tard, toujours avec Octave, pour lui présenter Tongres (p. 273). Il mourra de la jaunisse (p. 274). Mais tout cela est une autre histoire.

Ce que nous tenions à souligner avec cet exemple de Sédros et de César, c'est le caractère épique du combat, l'atmosphère médiévale des rapports et l'attitude chevaleresque des deux protagonistes. On est dans un fragment d'épopée.

Et ce n'est pas une simple impression, car le récit de cet affrontement entre Sédros et César se trouve, on l'a dit plus haut, sur plus de quatre cents vers, dans la *Geste de Liege*, dont on aura l'occasion de reparler plus loin.

E. Autres exemples de gestes ou de fragments de gestes

Dans les pages qui précèdent, nous n'avons présenté et développé que trois pièces parmi toutes celles qui figurent dans le premier tome de l'édition A. Borgnet et que nous serions tenté de considérer comme des gestes ou des fragments de gestes. Rappelons qu'à nos yeux ce genre de pièces – nous n'oserions pas parler de genre littéraire – constitue un des constituants majeurs de l'œuvre. Cette particularité contribue beaucoup à faire du *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse une chronique universelle atypique.

Le présent article avait pour but d'attirer l'attention sur ce type de constituant en analysant quelques exemples frappants. La question mériterait d'être approfondie par l'examen d'autres textes. C'est dans cette perspective que nous avons cru utile de dresser une amorce de catalogue des textes présents dans le premier tome de l'édition A. Borgnet et qui nous ont paru intéressants. Les voici.

[\[Plan\]](#)

1. Anynal de Carthage ([I, 168-180 passim](#)) [119-97 a.C.n.]

Ly Myreur contient deux ensembles épiques séparés (p. 168-174, p. 179-180 *passim* - 119-97 a.C.n.) qui mettent en scène un certain Anynal, personnage fictif inconnu des sources anciennes, d'où l'expression « *Geste d'Anynal de Carthage* » que nous avons donnée à cet épisode. Il surprend quelque peu car il constitue une sorte de *remake* des Guerres Puniqes et en particulier de l'histoire d'Hannibal, racontée également par Jean ([p. 116-125 passim](#)). Les parallèles entre Hannibal et Anynal sont très parlants. Quelques exemples suffiront.

Le serment d'abord. Anynal, tout jeune encore, avait juré à son père qu'il irait faire la guerre aux Romains ; selon Tite-Live (XXI, 1, 4), le père d'Hannibal avait amené son fils de neuf ans devant l'autel pour lui faire prêter le serment solennel d'être, dès qu'il le pourrait, l'ennemi du peuple romain. Son frère ensuite. Hannibal avait en effet un frère du nom d'Hasdrubal. *Ly Myreur* ne le fait entrer en scène que dans la *Geste d'Anynal*, à la [p. 171](#), et sous le nom d'Asdrual.

Dans un certain sens, chez Jean, les deux biographies, celle d'Hannibal et celle d'Anynal, se complètent. Ainsi la défaite romaine du lac Trasimène (217 avant notre ère), qui vit la mort du consul Caius Flaminius Nepos, est absente de l'histoire d'Hannibal mais apparaît dans celle d'Anynal, dans un contexte toutefois différent. La vie d'Hannibal n'enregistre pas la mort du héros mais simplement sa défaite. À la [p. 125](#) du *Myreur*, les Gaulois du duc Cambéracion écrasent au combat les gens d'Hannibal, lequel réussit toutefois à s'enfuir, non sans mal, avec un œil crevé et une main coupée. Pour avoir des informations sur la fin de la vie d'Hannibal, il faut se reporter à la geste d'Anynal ([p. 180](#)), laquelle raconte qu'Anynal, réfugié à la cour du roi Prusias de Bithynie et craignant d'être livré aux Romains, se suicide par le poison. En d'autres termes, une analyse critique de la vision du héros carthaginois dans *Ly Myreur* devrait presque porter sur les deux récits mis ensemble. Anynal pourrait être un simple double d'Hannibal.

En fait les deux récits transposent en partie des événements liés aux Guerres Puniqes entre Rome et Carthage. Ils reposent sur certains faits historiques mais contiennent également, dans un mélange subtil, des éléments imaginés de toutes pièces. Ce mélange entre fiction et histoire, la présence aussi de certaines réduplications, rendent les deux pièces difficiles à analyser et à décoder. Du reste, si l'on veut élargir le problème, on dira que toute l'histoire des trois Guerres Puniqes, telle qu'elle est présentée dans un désordre très embarrassant par le chroniqueur liégeois, nécessiterait une remise à plat d'ordre onomastique, chronologique et géographique. [\[Plan\]](#)

2. Agilfo et Synastor ([I, 149-159 passim](#)) [164-157 a.C.n.]

On a analysé assez longuement plus haut, la *Geste de Clétus le Gaulois et Franbal le Latin*. Le lecteur se souviendra probablement que dans cette geste intervenaient à un certain moment Agilfo, roi

d'Athènes, et son opposant, Synastor, roi de Grecs, deux rois fictifs. Leur histoire avait été (si l'on peut dire) « amorcée » [p. 146](#), lorsque les Romains, assiégés par Clétus et ses Gaulois, avaient demandé l'aide du roi d'Athènes, lequel avait répondu positivement. Leur histoire va continuer et se développer aux [p. 149-159](#) *passim* [164-157 a.C.n.].

On voit notamment que le phénomène de l'internationalisation du conflit, déjà sensible dans la *Geste de Clétus*, prend de l'ampleur. Ainsi les Athéniens d'Agilfo seront soutenus par les Gaulois de Franco et les Grecs de Synastor par les Romains. Sans entrer dans le détail fort compliqué des opérations, bornons-nous à quelques éléments.

Les troupes gauloises et grecques assiègent en commun la ville d'Athènes défendue par les Athéniens et par les Romains. Ceux-ci sont défaits au combat et le roi athénien Agilfo est tué. Le Grec Synastor installe alors sur le trône d'Athènes son propre fils Castor, qui épouse la fille d'Agilfo.

Les Romains battus se retirent, après avoir saboté les navires des Grecs et fait croire à Synastor que la Grèce, son pays, était attaquée par Antiochus. Synastor part immédiatement le défendre, mais il périt en mer, avec tous ses hommes, le sabotage des navires ayant entraîné le naufrage total de sa flotte. De son côté, le duc Franco, resté à l'est aux côtés des Grecs, est informé des attaques dont la Gaule est victime et rentre lui aussi pour défendre son pays.

C'est quatre ans seulement après les faits (159 a.C.n.) que les Grecs et les Athéniens de Castor sont informés du naufrage de Synastor. Pour le venger, ils partent à l'ouest attaquer les Romains et la ville de Rome. Mais les Romains et leurs alliés, le roi Invidus des Latins, le roi Godosa de Pavie et le prince de Milan, à la tête d'une nombreuse armée, remportent la victoire, les écrasent et partent conquérir tout le territoire des Athéniens. Le Latin Invidus reçoit la ville d'Athènes qu'il donne à son fils et est fait sénateur de Rome (157 a.C.n.).

La *Geste de Clétus* a donc donné progressivement naissance à celle d'Agilfo et de Synastor. Les deux pièces, faut-il le redire, sont entièrement imaginaires. [\[Plan\]](#)

3. Les Romains contre le duc de Gaule Priam et le roi de Reims Tongris ([I, 186-194](#) *passim*) [82 a.C.n.]

C'est le récit d'un violent combat qui oppose aux Romains le duc de Gaule, Priam, et son allié, un certain Tongris, roi de Reims. Ce dernier, à cause de son cheval qui s'emballe, cause bien involontairement la défaite des Gaulois, ce qui provoque une violente colère de Priam. Pour y échapper, Tongris doit quitter son royaume et s'exiler. En cours de route, il tombera sur un endroit qui lui plaira beaucoup et décidera d'y construire une nouvelle ville, à laquelle il donnera son nom : Tongres. La fondation de la ville sera donc une conséquence lointaine d'un détail du combat entre le duc de Gaule, Priam et le roi de Reims, Tongris.

4. Bataille des Gaulois contre les Romains - Les exploits de Tongris lui ramènent la faveur de Priam ([I, 194-195](#)) [72 a.C.n.]

Une autre bataille contribuera à la réconciliation de Tongris et de Priam. Tongris, désireux de se faire pardonner, accepte de participer à une coalition qui s'organise pour aider le duc Priam, attaqué une nouvelle fois par les Romains. Dans la bataille, Tongris fait des prodiges : il tue le chef romain et délivre même Priam qui était tombé dans les mains ennemies. Ces exploits lui assurent son retour en grâces auprès du duc de Gaule. Finalement, les Gaulois de Priam et les Romains font la paix ; de son côté Tongris, devenu roi de Tongres, retrouve aussi son trône de roi de Reims, sa ville d'origine.

5. Geste des Tongriens contre les Flamands ([I, 466-468](#)) [66-68 Incarn.³¹]

Beaucoup plus tard, Trémus, dixième roi de Tongres, fait la guerre aux Flamands. On assiste à une succession de conquêtes (Malines, Termonde, Courtrai, Alost, Ypres, Bruges, Gand, Lille). Après la mort de Trémus remplacé par son fils Cornulo, la paix est conclue par l'intermédiaire du comte de Louvain. Pour finir, « le comte de Flandre rend hommage au roi de Tongres ; mais le roi l'en exempte, lui donnant avec le comté une de ses filles, qu'il épouse » (p. 468). Cornulo, onzième roi de Tongres, devient ainsi le suzerain et le beau-père du comte de Flandre. [\[Plan\]](#)

6. Vespasien et Titus contre les ducs de Gaule, Clobérius et Hector ([I, 479-483 passim](#)) [74-82 Incarn.]

Sous les empereurs romains aussi, on voit apparaître dans le *Myreur* des épisodes épiques, entièrement fictifs, impliquant des Romains et diverses populations, des Gaulois notamment, mais c'est loin d'être toujours le cas.

Ainsi Vespasien attaque Clobérius, duc de Gaule, mais échoue à conquérir le pays. Clobérius contre-attaque, soumettant Bretagne, Normandie, Bourgogne, Auvergne, Limousin et Gascogne. Il renonce toutefois à attaquer Vespasien et meurt. Titus, fils et successeur de Vespasien, est défait par Hector de Gaule. [\[Plan\]](#)

7. Domitien contre Abron d'Aquitaine, et les coalisés gaulois, hongrois et danois ([I, 485-489 passim](#)) [84-92 Incarn.]

Domitien intervient lui aussi dans un épisode épique fictif. Époux de Génoda, fille du duc Abron d'Aquitaine, il a un jour confié à celle-ci qu'il avait lui-même empoisonné ou tenté d'empoisonner une partie de sa famille. Épouvantée, Génoda a révélé ce secret à son entourage et Domitien l'a fait mettre à mort dans des conditions atroces.

Quand Abron, son père, apprend cela, il réunit une importante coalition de Gaulois, de Hongrois et de Danois, qui attaquent l'empire romain de trois côtés et marchent vers Rome. S'ensuit une série

³¹ La date par les « années de l'Incarnation » signale que nous suivons la chronologie de Jean d'Outremeuse et non la chronologie couramment utilisée aujourd'hui (les « années de notre ère »). Voir plus haut la n. 7.

de succès et de revers, tantôt chez les Romains, tantôt chez les alliés d'Abron, lequel meurt dans les combats. Après avoir assiégé Rome pendant quinze semaines, Hector de Gaule renonce à s'emparer de la ville et rentre en Gaule.

Les conflits reprennent un peu plus tard entre Domitien et la coalition alliée. Domitien, après avoir soumis l'Aquitaine puis les Hongrois, va attaquer les Danois. Pendant six mois, il assiège la ville où ceux-ci se sont réfugiés. Quant à Hector de Gaule, il gagne le Danemark, délivre les Danois et capture Domitien. En guise de rançon, il obtient de l'empereur, pour ses alliés, l'exemption du tribut que réclamaient les Romains. [\[Plan\]](#)

8. Antonin le Pieux contre les Gaulois (I, 546-550 et 552-560 *passim*) [141-160 Incarn.]

Ces passages présentent une série de guerres entre d'une part Antonin le Pieux et, d'autre part, les Gaulois, ceux du duc Franco d'abord, puis ceux du duc Anténor. Ici aussi, comme dans le cas précédent, on note une importante internationalisation du conflit. Ainsi par exemple le duc Franco fait appel aux gens de Bretagne, de Normandie et d'Auvergne, tandis que des Égyptiens et des Carthaginois viennent aider les Romains assiégés dans leur ville.

Une autre caractéristique de ces guerres est qu'elles sont censées marquer un début de reconnaissance du Christianisme. Ainsi, à un certain moment du conflit, un sénateur, Henri, suggère à Antonin d'engager les chrétiens de Rome comme soldats. L'empereur refuse. La bataille qui s'ensuit est désastreuse pour ses troupes. Le lendemain, le sénateur revient à la charge. Cette fois, sa proposition est acceptée et la bataille tourne à l'avantage des Romains. Le résultat est très positif : Antonin accorde la liberté aux chrétiens et interdit de leur nuire dans tout l'empire. À Rome même, quatre mille personnes, dont le sénateur Henri et sa famille, se font baptiser. [\[Plan\]](#)

9. Valentin, Thomas, les deux Clodas et les Romains (I, 566-586 et II, 1-9 *passim*) [172-229 Incarn.]

Cette Geste de Valentin, de Thomas et des deux Clodas est la dernière du Tome I, la plus développée aussi ; elle déborde même sur les premières pages du Tome II. Elle commence sous Marc Aurèle ; elle est aussi assez compliquée et difficile à résumer en quelques lignes.

Elle fait intervenir des régions qui jusqu'alors n'avaient guère occupé le devant de la scène, à savoir la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Écosse, les Cornouailles, le Danemark et même, dans un deuxième temps, la Hongrie. Au départ, les conflits qui s'y déroulent n'ont rien à voir avec les empereurs romains, qui ne sont entraînés dans la guerre que plus tard et indirectement. En fin de compte, certains empereurs (essentiellement Commode et Septime Sévère) sont amenés à y jouer un rôle important.

Autre remarque, ces conflits, dans leurs premières phases en tout cas, font intervenir la religion, l'amour ainsi que des éléments fantastiques. Le château de Valentin est englouti dans le sol par exemple, et un des protagonistes, Thomas, un enfant âgé de dix ans, est une sorte de géant dont les exploits guerriers sont extraordinaires.

Si, géographiquement parlant, on sort du monde peuplé surtout de Romains et de Gaulois, dans lequel Jean a l'habitude de faire évoluer son lecteur, ce monde toutefois est encore présent dans le récit. Les Romains de Marc Aurèle par exemple continuent à guerroyer contre des peuples (Allemands, Aquitains) qui veulent se libérer de leur autorité et donc du tribut. Sous Commode, les Romains sont même appelés à l'aide par le roi de Hongrie. Les affrontements entre les Gaulois de Franco et leurs voisins, en l'occurrence les Flamands d'Anténor, se poursuivent aussi. L'analyse de cette très longue geste nécessiterait des développements qu'il est impossible de faire ici.

*

Qu'on ne s'y méprenne pas d'ailleurs. Ces exemples épinglés sont loin d'être un catalogue. Mais ce n'était pas le but poursuivi. Nous voulions simplement montrer l'importance prise dans le premier tome de l'édition Borgnet par des textes dont le contenu et parfois le style font songer à des fragments d'épopée. Le statut de ces récits est ambigu : ils se présentent comme de l'histoire, parfois même ils viennent très habilement se greffer sur de véritables données historiques, et pourtant ils sont inventés. Ils appartiennent à ce que nous appellerions volontiers un univers épico-légendaire issu de l'imagination du chroniqueur. [Plan]

F. La Geste de Liege comme source possible de cette matière épique ?

Le lecteur qui s'interroge sur l'origine de ce matériel de type épique doit se rappeler que Jean d'Outremeuse n'est pas seulement l'auteur du *Myreur des Histors*, qui est une chronique en prose. Il avait aussi écrit, quelque vingt ans plus tôt, une œuvre poétique intitulée *Geste de Liege*, dont il reste quelque 53.000 alexandrins³².

Le fait même que Jean ait écrit un poème d'une telle ampleur révèle son goût profond pour un genre littéraire très important dans la littérature médiévale, celui de la chanson de geste, un genre qui prend en quelque sorte la suite des grandes épopées de l'Antiquité. On en connaît une centaine,

³² Le texte de la *Geste de Liege* est édité dans différents volumes du *Myreur des Histors* : t. 1, p. 587-638 ; t. 2, p. 537-766 ; t. 3, p. 411-520 ; t. 4, p. 601-738 ; t. 5, p. 583-694. À ma connaissance, il n'en existe encore aucune traduction en français moderne. – Une longue introduction sur la *Geste* figure dans St. Bormans, *Chronique et Geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse. Introduction et Table des Matières*, Bruxelles, 1887, p. XII-LXXXVIII (Publications de la Commission Royale d'Histoire de Belgique. Collection des chroniques belges inédites. Corps des chroniques liégeoises).

rédigées en français et en occitan. Les premières apparaissent vers la fin du XI^e siècle et les dernières ont été produites au cours du XV^e siècle, l'âge d'or du genre se situant du XI^e au XIII^e siècle. Nombre d'entre elles sont groupées en cycles³³. Avec la *Geste de Liege*, Jean participe, tardivement, à ce grand courant littéraire.

*

La *Geste de Liege* a indiscutablement influencé *Ly Myreur*. C'est bien naturel : les œuvres sont du même auteur et les matières se recouvrent en partie. Il ne faut pas oublier en effet que la *Geste* se veut axée sur Tongres et Liège, des régions que par définition une chronique universelle comme *Ly Myreur* se devait aussi d'englober, d'autant plus que leur auteur commun affichait sans vergogne son régionalisme. La *Geste* d'ailleurs entendait elle aussi remonter très haut dans le passé, jusqu'à la Guerre de Troie. De nombreux sujets sont présents dans les deux œuvres.

Cela dit, si l'on ne considère que la partie étudiée ici, c'est-à-dire le premier tome du livre premier du *Myreur*, il serait erroné de croire que les sections que nous venons d'identifier – et de qualifier de « gestes » – devraient, précisément à cause de leur contenu et de leur tonalité épique, provenir de la *Geste de Liege*.

En réalité, deux sections seulement sont présentes des deux côtés, et de manière différente d'ailleurs. Il s'agit d'abord du récit des rapports, d'abord conflictuels puis cordiaux, entre César et les rois de Tongres (Tongris puis Sédros), présents dans les vers 1213-1679 de la *Geste de Liege*. Il s'agit ensuite du conflit entre les Tongriens (les rois Trémus et Cornulo) et les Flamands, traité, avec un énorme luxe de détails, dans quelque 7000 vers de la *Geste de Liege* (vers 2131-2804). Les autres sections qui nous ont retenu ne figurent pas dans la *Geste*.

Mais même dans ces cas, c'est-à-dire lorsque les développements épiques décelés dans *Ly Myreur* n'ont pas de correspondants dans la *Geste*, rien n'empêche de penser qu'ils peuvent être (pour la forme) de la main du chroniqueur et sortir (pour le contenu) de son imagination. Jean avait indiscutablement une plume épique facile, riche en thèmes et en tournures. Comblé un « vide narratif » ou enrichir des éléments qu'il trouvait dans ses sources ne devait pas lui apparaître comme difficile.

Il serait en effet absurde de dénier à l'auteur de l'énorme *Geste de Liege* l'imagination et la capacité nécessaires pour écrire les pièces à tonalité épique dont nous avons parlé. Notre longue fréquen-

³³ Fr. Suard, *La chanson de geste*, Paris, 1993, 127 p. (Que sais-je ?, 2808). – D. Boutet, *La chanson de geste. Forme et signification d'une écriture épique du Moyen Âge*, Paris, 1993, 271 p. – Fr. Suard, *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire : XI^e-XV^e siècle*, Paris, 2011, 535 p. (Moyen Âge. Outil et synthèses, 4). – B. Guidot, *Chanson de geste et réécritures*, Orléans, 2008, 438 p. (Medievalia, 68)

tation de l'œuvre de Jean nous amène d'ailleurs à penser que ces pièces, sans « répondants historiques », sont de lui, qu'elles sortent bien de sa plume et de son imagination. [\[Plan\]](#)

CONCLUSION

Notre recherche portait sur les structures narratives les plus fréquemment utilisées dans *Ly Myreur des Histors*, plus précisément dans le tome I du livre premier. Nous en avons identifié trois types différents : (a) une succession assez rapide de notices brèves, d'allure historique, communiquant des informations très variables, dont certaines faisaient éventuellement l'objet d'un développement ; (b) des traités (ou fragments de traités) insérés dans l'œuvre sans modifications majeures et avec un ancrage chronologique parfois discutable, et (c) des ensembles narratifs, plus ou moins étendus et plus ou moins compacts.

Beaucoup d'entre eux concernent l'histoire d'un personnage (Virgile, Jésus, un empereur romain, un évêque) ou celle d'une région (la Judée). Faciles à repérer et immédiatement identifiables, ils nous ont moins intéressé que d'autres passages, narratifs toujours, parfois fort longs aussi, mais très éloignés du genre de la chronique. Ils ne semblent pas avoir de rapport avec l'histoire authentique et les textes des auteurs antérieurs, et – caractéristique importante – leur contenu et sa mise en forme évoquent les épopées ou les chansons de geste.

C'est ce dernier type de récits, qui a retenu particulièrement notre attention. Ils sont assez nombreux dans le premier livre du *Myreur*. Nous avons analysé en profondeur trois d'entre eux et tenté d'en dresser un début de catalogue, avant de nous interroger sur la manière de les désigner et sur leur possible origine.

Comment les qualifier ? Il est difficile de les considérer purement et simplement comme des chansons de geste, mais ils ont indiscutablement quelque chose de commun avec elles. Quoiqu'il en soit, refusant d'entrer dans des discussions terminologiques sans fin et peut-être vaines, nous avons choisi le terme « gestes », pour les désigner. C'est peut-être un peu abusif ou maladroit, mais peu importe. Nous sommes prêt à adopter un autre terme qui serait plus adéquat.

Quant à leur origine, nous avouons que l'extraordinaire réalisation qu'est la *Geste de Liege* nous laisse croire que ces textes à sujet et à tonalité épiques sont de la main de l'auteur de la *Geste*, c'est-à-dire Jean d'Outremeuse lui-même.

Ce qui est certain, c'est que la présence en son sein d'une grande variété de structures narratives fait du *Myreur des Histors* une chronique universelle tout à fait atypique. [\[Plan\]](#)